

J. POSADAS

26 juillet 1975

Rapport d'organisation du Dixième Congrès Mondial
de la Quatrième Internationale Trotskiste-Posadiste

(Revue Marxiste n° 3 – août 1976)

Ce point sur l'organisation va toucher une série d'aspects dans lesquels nous essaierons d'inclure de façon centralisée les problèmes essentiels tels que la vie du parti, son fonctionnement, l'expérience développée par l'Internationale et celle menée envers les partis communistes et les mouvements nationalistes. Nous aborderons également l'aspect des processus d'Argentine, du Mexique, du Pérou, de Bolivie, du Brésil, d'Uruguay, des pays d'Europe, et plus particulièrement de l'Italie et de la France, où se développe le processus le plus aigu de la lutte de classes.

Il faut considérer que les organismes de fonctionnement du parti ont pour but de préparer et d'ordonner les cadres pour qu'ils soient appropriés à la tâche qu'ils doivent mener. Cela signifie qu'il faut se préparer politiquement. Pour développer cette activité, il faut faire des réunions, des discussions, écrire des résolutions, prendre des initiatives. Il faut ensuite se demander quel est l'objectif du parti. A chaque étape notre parti doit avoir un objectif. L'internationale s'est développée ainsi à échelle mondiale. S'il en avait été autrement nous n'en serions pas là, il y aurait dans l'Internationale une confusion politique immense.

Il faut voir la transparence de ce mouvement dans lequel tous les camarades viennent de milieux très différents mais ont tous le même horizon. Cet horizon n'est pas celui de la nature ou de la physique mais celui que donnent les idées. L'horizon de la physique démontre que plus on se rapproche et plus il s'éloigne, le nôtre est dans notre tête. Notre perspective est de préparer le parti à la tâche qu'il doit mener, et tout en se préparant il devra contribuer dans la prochaine étape au processus d'Argentine, de France, du Chili, du Pérou, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne. Il devra alimenter et nourrir ce processus en idées, en orientations et en expériences, tout en se développant lui-même.

Nous sommes la seule organisation qui a la joie historique et concrète de dédier sa préoccupation et son fonctionnement à examiner, observer, tirer des conclusions, organiser la pensée, l'expérience du mouvement communiste, ouvrier et révolutionnaire mondial, tirer les conclusions afin de les appliquer à ce processus dynamique mais très empirique de la révolution. C'est un processus dynamique parce que dans une situation comme celle du Portugal, qui était un des pays les plus arriérés, la révolution portugaise est sortie d'une dispute entre un général et un soldat. La base en est le processus mondial, la crise du capitalisme qui ne peut résoudre aucune problème, qui maintient le pays ligoté, inactif. Ce n'est pas que le capitalisme manque de moyens, c'est qu'il n'a pas d'idées pour résoudre les problèmes. Les besoins qui existent ne peuvent être satisfaits par les mesures et la perspective économique mais exclusivement du point de vue social. L'esprit et l'expérience de l'humanité ont développé l'intelligence et l'humanité se dispose à résoudre les problèmes de l'économie à l'intérieur du système capitaliste, sur la base d'un programme, d'orientations, de conclusions qui, tout en maintenant ce régime, n'augmentent pas la fermeté de sa structure mais l'affaiblissent et lui

ôtent un à un les barreaux de l'échelle. Le capitalisme n'a rien pour se développer, il est constamment en recul.

Les masses d'Argentine ont adopté des points du programme du mouvement communiste mondial

Des mesures de progrès de l'histoire sont nécessaires, c'est ce que montrent l'esprit, l'expérience de l'humanité et les organes qu'elle a créés, qui permettent à cette expérience d'avoir des bases pour son développement. Il n'existe pas de parti communiste important en Argentine, celui-ci est très petit. Il n'existe pas d'organisation ouvrière importante, mais les masses argentines ont pris pour programme des points faisant partie du programme du mouvement communiste mondial. Les socialistes en France sont en train de discuter l'alternative du programme : quelle est l'issue historique, que devons-nous faire, devons-nous poursuivre le programme commun ? Les masses d'Argentine, bien qu'en arrière par rapport à la lutte de classes en France, adoptent des points du programme du mouvement communiste mondial. Bien qu'ayant encore un avantage prononcé sur le mouvement ouvrier argentin, le mouvement socialiste de France a un programme en arrière de celui-là. Le programme commun est infiniment supérieur dans son ensemble mais il a été imposé à deux mouvements dont il faut mesurer que l'un vient d'une direction bourgeoise et l'autre d'une direction socialiste. Le capitalisme veut prendre des mesures pour lesquelles il ne rencontre pas de base sociale. La préparation inévitable de la guerre provient de ces conditions économiques, sociales et politiques. Le capitalisme n'a pas de moyens pour soutenir son pouvoir.

Le prolétariat argentin recueille l'expérience de l'humanité dirigée, imposée, développée par le prolétariat, par les mesures d'origine prolétarienne, anti-capitaliste, provenant des Etats ouvriers, des pays révolutionnaires, de la lutte des masses de France, d'Italie. Le prolétariat d'Argentine, de toute l'Amérique Latine, suit les événements d'Europe de la même façon que le prolétariat suit les événements de ces pays. Il les sent, assimile les expériences, et dans le programme que viennent de proposer Miguel et Herreras (deux dirigeants péronistes de la CGT d'Argentine) on sent qu'il contient implicitement les sifflets de Bologne et l'avalanche de votes en Italie (1).

L'avant-garde prolétarienne assimile ces expériences et les transporte à l'intérieur de la classe ouvrière. Herreras n'est pas un hasard de l'histoire. A défaut d'éléments conscients, représentatifs, l'histoire les invente, mais jamais ces inventions n'ont été en dehors des éléments constituant la nécessité historique. Tout en étant une petite partie, le reste du processus va déterminer s'il devient légitime, il fait place à la légitimité ou bien il meurt. Il faut tenir compte de ce qu'ont fait les syndicats d'Argentine. Ce point qu'ils proposent est une mesure intermédiaire, encore dans le camp bourgeois, mais qui reprend une série de principes du programme communiste. Il observe par exemple, sans encore l'appliquer, que pour avancer économiquement l'Etat a besoin de dominer tous les centres essentiels. C'est l'économie qui détermine et il faut entre autres choses planifier. C'est ce qui se pose à un pays arriéré comme l'Argentine. Ils doivent prendre des mesures de planification, tout en restant modestes et limitées.

Au Chili la junte assassine veut développer l'économie au moyen du fusil, elle veut revenir à la Sibérie. C'est une insolence pour l'histoire que de voir le Chili intervenir dans l'économie avec

cette junte militaire qui développe l'empirisme de la propriété privée. La junte d'assassins a frappé la révolution à cause d'une politique erronée de sa direction, mais pour faire reculer l'histoire, et cela en stimulant et en excitant l'intérêt privé, comme moyen de développement de l'économie. Le résultat est celui qu'on sait : à échelle mondiale le cuivre, point d'appui économique de la junte d'assassins, a vu son prix et la demande diminuer, alors que la lutte des masses s'est accrue en décision, en résolution et en conscience programmatique. C'est un problème insoluble pour eux et une question de temps.

En Argentine la répression de l'AAA a pour but de faire la même chose qu'au Chili. Ce plan de l'impérialisme a été un échec. Par contre, les syndicats introduisent un principe de planification qui, tout en étant très modeste et très limité, encore utile à la bourgeoisie nationale, permet de développer une conscience dans les masses et la petite bourgeoisie qui va contre la concentration de la propriété privée.

C'est ce que doivent apprendre les camarades de la section argentine afin de voir comment développer leur capacité et intervenir en appuyant et en soutenant les principes fondamentaux qui permettent le développement de l'économie, du contrôle ouvrier, d'une planification générale. Ils doivent écrire, développer ces problèmes, appeler le mouvement ouvrier à mesurer ces conclusions qui, tout en étant bonnes, restent très limitées. Elles bénéficient plus à la bourgeoisie qu'au prolétariat, et cela empêche, retient, contient, entrave et fait reculer ensuite le développement de l'économie. La raison en est que la bourgeoisie développe l'économie en fonction de ses propres intérêts et par rapport à son accumulation. Elle investit si cela lui convient. Avec la planification, l'économie se développe infiniment plus. La bourgeoisie va dire : « mais on enlève le patron ! ». Bien sûr que oui ! Pour avancer et progresser, ces mesures sont nécessaires : ce sont des mesures de progrès.

Il faut développer toutes ces idées dans le mouvement ouvrier et aussi parmi les communistes et les militaires. Il est donc important de voir que les règles et le programme des technologues sont également une espèce d'invention de l'histoire. Ils ont le champ libre maintenant. Il faut ajouter au programme proposé par la CGT un principe fondamental : le contrôle ouvrier et une réelle participation ouvrière qui n'ait pas un aspect carriériste. L'Argentine est un pays qui continue à être semi colonial. Du point de vue capitaliste c'est le plus développé de l'Amérique Latine. Il n'est pas le plus puissant industriellement mais les formes économiques capitalistes sont les plus développées dans les campagnes et dans les villes. C'est pour cette raison qu'il est très important que dans ce pays le plus structuré du point de vue capitaliste, l'armée appuie cette mesure.

Il faut intervenir en posant la nécessité d'étendre le contrôle ouvrier proposé de façon très limitée par les bureaucrates aux usines, dans des assemblées, des discussions dans lesquelles les ouvriers décident qui contrôle et comment contrôler, où les décisions viennent des usines, de la section, et qu'elles soient transmises usine par usine. En même temps que certaines bases de contrôle ouvrier il faut développer la démocratie ouvrière, de telle façon que celle-ci puisse décider quelle classe de contrôle il faut, ce qu'il faut faire, pourquoi les mesures que proposent les syndicats servent-elles également à une alliance entre la bourgeoisie nationale et la bureaucratie syndicale. C'est une alliance qui de toutes façons va contre la bourgeoisie nationale. Il faut se rappeler qu'en 1946 des dirigeants syndicaux ont proposé en Argentine la fiche de production. Elle a été refusée et admise par la suite en disant qu'ils allaient contrôler eux-mêmes. La bureaucratie contrôlait les ouvriers mais aussi le patron, elle se développait comme une force indépendamment de l'un et de l'autre.

Le même phénomène se passe au Mexique où la bureaucratie acquiert une certaine

conscience de sa fonction, de ses possibilités, et développe ses appétits pour avoir une part plus élevée du gâteau, comme disait Engels. Les camarades doivent intervenir pour empêcher qu'une mesure, qui en principe n'est pas mauvaise, devienne une mesure de contrôle déterminée par rapport aux sommets et en dehors du contrôle ouvrier. Il faut faire en sorte que le mouvement ouvrier intervienne, qu'il discute dans les usines, les syndicats, dans tout le pays. Les ouvriers doivent intervenir pour déterminer le cours de la production et étendre ensuite la portée de ces résolutions. Il ne s'agit pas simplement du problème du profit ou de ce qu'il faut produire, mais d'une planification. Ce principe mène à la question sur le contenu de la production.

Quelle est l'activité pour la prochaine étape ? Quelle est l'activité qui surgit de ce congrès ? L'activité de l'Internationale et de chaque section consiste à développer un programme, à se préparer et à s'organiser politiquement pour attendre ces objectifs.

L'Algérie est un pays différent de l'Argentine, tout comme la France, le Mexique ou même l'Italie. Mais tout en étant différents sur le plan des luttes ils ne sont pas opposés. Ils contribuent à l'expérience générale, à généraliser l'expérience de tout ce qu'il faut faire. Les progrès de chaque section, communiquant au reste du mouvement ouvrier et communiste mondial, élèvent leur capacité pour intervenir. Chaque section doit se donner des plans, des objectifs : que voulons-nous dans la prochaine étape, quel est notre but ?

De façon générale et sans entrer dans l'analyse de chaque pays, notre but est dans la prochaine étape de développer notre parti pour qu'il fonctionne de façon organique, avec une perspective, qu'il organise la prévision du progrès pour influencer le mouvement communiste mondial et gagner des membres pour l'Internationale. Il faut influencer dans les pays où n'existe pas une prédominance socialiste, communiste ou nationaliste et intervenir pour gagner un courant qui se prépare consciemment. Ce n'est pas une activité que nous décidons de faire et pour laquelle nous allons voir en cours de route si elle va bien ou mal. Nous la prévoyons, nous nous y préparons, nous allons développer les cadres, la capacité, la préoccupation individuelle de chacun. Il se fait ainsi une sélection, non en fonction de ce que l'un ou l'autre dit dans une réunion, mais en fonction d'un comportement méthodique.

Une des conséquences les plus grandes du fonctionnement régulier est qu'il donne aux cadres la méthode qui est l'outil indispensable. Il faut se préparer à agir sans improviser, à apprendre des erreurs et des coups qui vont venir. Nous n'avons pas peur des coups, nous avons la conscience pour avancer et nous avons appris à le faire. Ce congrès est une expression des plus logiques de ce progrès : il faut se préparer, non à recevoir des coups mais à avancer. Il faut se préparer à des progrès inépuisables. Tout le mouvement ouvrier conduit à la possibilité de notre développement. L'Argentine en est un exemple. L'impérialisme se préparait avec les AAA et le gouvernement d'Isabel Peron à donner un coup pour décourager le mouvement ouvrier. La réaction des masses à travers les syndicats a démontré qu'elles vivent intensément la politique mondiale et nationale. Sans l'Italie ce qui se passe en Argentine n'existerait pas. Sans les sifflets de Bologne et sans l'avalanche de votes, cela n'existerait pas. Et sans l'Union Populaire en France il n'y aurait pas non plus les événements d'Argentine. Cela ne signifie pas que de tels mouvements déterminent ceux d'Argentine mais qu'ils alimentent par contre la décision de l'avant-garde. Celle-ci trouve le moyen et la voie pour communiquer avec le reste de la population, non verbalement mais au moyen de propositions, de résolution, de combat, d'organes.

Il faut concentrer l'attention sur les points fondamentaux et donner la priorité à leur discussion. Il faut entre autres développer des idées sur les expériences et les tâches, qui sont simples dans

le fond mais compliquées dans la façon où elles se présentent, compte tenu du manque de forces suffisantes. De même, en ce qui concerne l'intervention dans un processus à direction nationaliste mais à base ouvrière, il faut le programme de développement du « nationalisme à l'Etat ouvrier ». Pour l'essentiel il est nationaliste du fait de ses objectifs économiques et sociaux, mais il a l'appui des ouvriers qui espèrent pousser ce mouvement. Comment accompagner le programme qui va faire mûrir la base ouvrière pour une lutte comme celle qui se développe actuellement à cette étape du péronisme et pouvoir montrer de façon persuasive la nécessité du programme ? Il faut pour cela se dédier à une étude plus conséquente et comprendre ce processus.

La nécessité de la méthode dialectique et marxiste
pour la construction de la direction révolutionnaire mondiale

La nature hybride de ce processus engendre des conséquences également hybrides. Malgré la direction bourgeoise et le programme mondial de la révolution, elle acquiert assurance et confiance. La bourgeoisie ne peut remplacer la classe ni rester dans le camp strictement bourgeois. Il faut accompagner ce processus pour l'aider à mûrir sans faire de suivisme, ni être sectaire. Il faut apprendre à être juste dans les mots d'ordre. C'est sans aucun doute compliqué, mais il faut apprendre. La tâche que nous faisons n'est-elle pas aussi compliquée ? L'autre aspect fondamental est de voir qu'il ne s'agit pas d'un cours que nous allons diriger : l'histoire n'a pas besoin d'être dirigée.

L'histoire signifie que l'économie cherche par sa nature propre à s'unifier mondialement. C'est une nécessité mondiale. L'idée la représente, la prévoit et organise les moyens pour qu'elle passe de façon convenable. L'idée n'est pas la force du processus de l'histoire mais sa représentation. L'économie tend à s'unifier, elle a besoin de se centraliser. Cela ne se fait pas tout seul, le parti intervient : si on ne donne pas le mot d'ordre à temps, si la direction n'est pas prête à temps, le parti s'annule, recule ou meurt.

Si Lénine n'avait pas été là en 1917 la Révolution Russe n'aurait pas triomphé. Dans les dix raisons que donne Trotsky au triomphe de la Révolution Russe, il met Lénine en neuvième place. Ce n'est pas une question de position mais d'importance chronologique de la direction politique. Sans Lénine, la révolution ne pouvait pas triompher. Sans notre intervention à temps, en donnant des idées, des mots d'ordre, le programme, en menant l'agitation, sans la capacité de généraliser l'expérience permettant aux directions d'avancer, il ne peut y avoir de succès. Ces directions doivent en outre apprendre à avoir confiance dans l'issue révolutionnaire. Ces tendances qui viennent du camp bourgeois ou nationaliste, en Amérique Latine, en Asie et en Afrique, n'ont pas de perspective dans une économie intermédiaire entre la bourgeoisie et l'Etat ouvrier. L'histoire n'a pas trouvé le moyen pour que cela soit possible. Il n'y a que deux issues pour développer l'économie : celle de la bourgeoisie ou celle de l'Etat ouvrier. C'est ainsi que les progrès de l'économie et de la pensée se définissent.

Il faut intervenir dans ce processus et apprendre. Les directions communistes ne l'interprètent pas dans la mesure où elles ne sont pas les représentants de développements vers le socialisme mais viennent des étapes bureaucratiques antérieures. L'Etat ouvrier est contradictoire. Sa structure, sa base, ses racines sont celles du socialisme, mais la direction politique et les relations sociales ne le sont pas. La direction politique est bureaucratique, la distribution est bourgeoise, en fonction des capacités de chacun. Quelles sont les perspectives

pour avancer dans ce conflit contradictoire mais non antagonique ? Que représente la bureaucratie ? Dans la mesure où elle n'est pas la représentation originale, consciente de ce processus, où elle ne représente pas les idées, le programme et la politique nécessaires au progrès de l'Etat ouvrier, son avance est imposée par les besoins de l'économie, de la science et des masses. Aussi ne représente-elle pas, ne reflète-elle pas le formidable processus existant, mais le contient et essaie de l'étouffer. Elle ne représente pas son progrès. Si à une étape comme celle d'aujourd'hui la bureaucratie doit lancer ouvertement des appels à se défendre, à maintenir l'idéologie prolétarienne, c'est qu'elle sent que l'impérialisme se prépare pour la guerre, pour la faire à n'importe quel moment. Elle sent aussi le danger constant de l'existence en son propre sein de types « tchécoslovaques », issus de l'étape antérieure, mais ces mesures qu'elle adopte ne sont ni appropriées ni possibles à prendre. Les « tchécoslovaques » cherchent à contenir ces mesures pour empêcher que viennent des « Lénine ». Aussi la bureaucratie développe une attitude ambiguë, qui ne répond pas aux besoins mais essentiellement à sa propre défense. Dans la mesure où celle-ci s'identifie à cette étape au développement de l'Etat ouvrier, elle en vient à devoir s'associer aux révolutions dans le reste du monde. C'est dans une telle avance que sort un type comme Soljenitsyne. Les communistes ne comprennent pas ce processus, non parce qu'ils manquent d'intelligence, mais parce qu'ils proviennent d'un organisme, d'un processus dans lequel la méthode d'analyse n'était ni dialectique ni marxiste. L'intérêt bureaucratique déterminait la façon de voir la réalité. Et maintenant ils doivent la voir d'une autre façon. C'est pourquoi leur regard n'embrasse pas tout l'ensemble mais seulement une partie de ce processus. La nécessité de l'histoire oblige à avancer. Nous ne pouvons attendre et devons intervenir pour aider, soutenir les progrès des tendances, dans l'attente qu'en surgisse qui pèse de façon importante dans le mouvement communiste mondial.

Si nous cherchons à nous développer dans les mouvements nationalistes, catholiques, militaires, c'est en vue de peser dans ce processus. Les impulsions peuvent venir de n'importe où mais les décisions se prennent à Moscou, non que Moscou soit plus vieille ou qu'elle ait plus de forces, mais parce qu'il s'agit de la révolution la plus complète, ayant la base historique la plus complète, la plus nécessaire, et le prolétariat le plus complet de l'histoire.

A tous ceux qui déprécient le prolétariat soviétique, qui disent : « Mais où est-il ? », nous répondons : « Ce n'est pas le prolétariat soviétique qu'il faut chercher mais Staline et l'impérialisme nazi ». C'est ainsi qu'il faut poser la question et le prolétariat soviétique donne la réponse. S'il ne progresse pas davantage c'est que sa direction ne le laisse pas. Mais il ne reste pas non plus tranquille, sinon Soljenitsyne représenterait la tendance bureaucratique « tchécoslovaque » de Moscou. Le prolétariat montre qu'il intervient et qu'il pèse dans la société soviétique, qu'il accompagne de toutes façons les progrès économiques, scientifiques et centralisés de l'Union Soviétique, de la façon la plus complète et la plus concentrée.

Nous avons confiance dans les capacités que nous développons tous les jours car nous représentons un progrès de l'histoire. Ce progrès signifie les masses soviétiques, allemandes, françaises, tchécoslovaques, et dans le sens historique ce sont aussi les masses nord-américaines. Si celles-ci attendaient de voir comment l'impérialisme yankee accumule, voilà longtemps que la guerre aurait éclaté. Une des raisons – qui n'est certes pas essentielle – pour laquelle l'impérialisme yankee ne l'a pas faite, c'est qu'il s'interroge sur la réaction du prolétariat nord-américain. Applaudira-t-il ? Il voit que le prolétariat nord-américain se prépare, non à applaudir ni à le soutenir mais à l'abattre ! Sa volonté, sa décision est de ne pas être un instrument constant et conscient de l'impérialisme yankee. Voilà pourquoi les réunions de

l'AFL-CIO sont tout à fait hiérarchiques, sans ouvriers. Cette centrale ne représente pas le mouvement ouvrier.

Contre le mot d'ordre de la « participation des ouvriers aux organismes de la bourgeoisie et de l'Etat », la classe ouvrière doit soutenir et défendre le programme ouvrier et intervenir avec ce programme. L'entreprise de l'Etat ne signifie pas qu'elle se développe au bénéfice et en fonction de la population, que la planification et l'administration s'y fassent de façon objective. Il faut proposer d'augmenter les salaires dans les petites entreprises, améliorer les conditions de travail, mettre la production au service de la population, lui faire savoir que les ouvriers veulent tout cela et qu'ils dénoncent que cela ne se fasse pas. Il ne faut pas accepter que ceux qui commandent dans le mouvement ouvrier américain soient utilisés comme des instruments. C'est un aspect de la lutte de classes. Ce que veut l'entreprise yankee c'est associer les ouvriers pour pervertir et corrompre toute une couche syndicale, et pouvoir contenir ainsi le mouvement ouvrier. A cette époque où la révolution est mondiale et où son cours prend toutes sortes d'aspects, y compris ce dernier, nous ne pouvons pas renoncer à cette lutte. Mais le mouvement ouvrier doit être indépendant et dénoncer la collusion de la direction syndicale avec les patrons. Il faut un programme de développement économique déjà objectivement en faveur de la population, et montrer que si l'économie était aux mains du mouvement ouvrier, de la propriété étatisée, sous contrôle ouvrier, cela changerait beaucoup pour la population.

Nous ressortons le problème de Staline parce qu'il va être d'actualité. Il est nécessaire d'étudier les textes, non pour démontrer que nous avons raison, que la lutte de Trotsky était justifiée, comme la nôtre, mais pour raisonner, donner des arguments à l'avant-garde ouvrière. Il faut donner des arguments, faire des analyses, afin d'éduquer l'avant-garde, les secteurs intermédiaires communistes, socialistes, nationalistes, catholiques et militaires, dans la méthode d'analyse. Nous avons fait un cours pour les militaires nationalistes, valable pour tous les militaires qui tiennent compte de ce processus (2), où nous posons les raisons pour lesquelles ils ont peur du marxisme. Nous montrons la contradiction antagonique entre leur nature qui les mène à la rigidité pragmatique et le marxisme qui est la méthode dialectique. Les objectifs de l'un et de l'autre diffèrent, la méthode aussi. Mais comme à cette étape de l'histoire les militaires sentent qu'ils doivent donner à l'uniforme le sens humain des besoins des progrès de l'histoire, les conditions existent pour leur donner des cours de marxisme et d'économie. Même s'il ne s'agit pas de cours complets, il faut donner des explications sur l'économie, la société, les luttes, les relations humaines, sociales, la musique, le chant, donner des arguments et raisonner. Il ne s'agit pas d'un raisonnement de mystique mais c'est celui de l'organisateur révolutionnaire qui cherche à comprendre et à organiser en sachant le pourquoi et le comment. Tout cela et le processus mondial impulsent les militaires à s'y intéresser.

L'autre aspect fondamental pour lequel les camarades doivent se préparer concerne la tâche avec le parti communiste. Il faut comprendre qu'il s'agit d'un processus d'ascension de la révolution. De l'Italie à l'Argentine il n'y a pas beaucoup de distance parce que c'est à travers l'avant-garde ouvrière que s'établit la communication. En Argentine il n'y a pratiquement pas de parti communiste et le parti socialiste est insignifiant. Cependant, le prolétariat adopte des mesures et une politique qui n'ont rien à voir avec le nationalisme, avec dieu, la religion ou les militaires. Ce sont des mesures qui surgissent du programme prolétarien, du progrès de la lutte de classes vers l'Etat ouvrier. Ce sont des mesures qui vont vers l'Etat ouvrier. Il faut le sentir et comprendre que ni Miguel ni Herreras n'a fabriqué ce progrès. Il vient de l'expérience qu'accomplissent les masses, dont celles d'Italie, de France et aussi d'Angleterre. S'il y avait eu un recul général, il n'y aurait pas une telle animation du processus en Argentine. Mais en retour

les masses d'Argentine contribuent à alimenter également l'Italie et la France. C'est un processus inégal et combiné où l'inégal est inférieur et où le combiné le caractérise complètement. Il représente le plus avancé, avec les moyens les moins avancés comme en Argentine. Cela doit donner confiance aux camarades dans la nécessité de programmer. Chaque section doit programmer ses progrès, depuis l'Algérie jusqu'à l'Espagne. Il faut planifier l'activité et le développement interne du parti, la capacité politique, théorique, développer des cadres, la capacité pour intervenir, le nombre de membres, afin de pouvoir peser chaque fois davantage.

Ce processus indique que dans les prochaines réunions mondiales, à l'initiative de Boumédiène ou d'Echeverria, l'Argentine va participer de façon très importante. Il faut planifier l'activité des sections, telle est la conclusion de cette réunion. Le développement de la révolution, qui s'exprime sous forme de régénérescence partielle, d'ascension du parti socialiste, de la lutte des masses dans le monde entier, en Afrique, en Asie, en Amérique Latine, l'affirmation du triomphe de la révolution au Vietnam, au Laos et au Cambodge, le courant qui cherche l'unification de ces trois pays, l'unification de tous, est un début, une nécessité pour l'économie, la culture et la science. C'est l'autodétermination.

Sans éliminer l'autodétermination, il faut voir qu'il s'agit aussi d'une « autorévolution ». Les problèmes ne se résolvent pas comme à l'époque de Lénine mais comme le font les Ethiopiens, comme nous le proposons. La question des nationalités, de l'autodétermination, ne se résout pas comme avant en stimulant l'intérêt de chaque pays, de chaque région, de chaque secteur, mais en unifiant et en posant l'économie comme centre de cette unification. Et au centre de l'économie se trouve l'intervention organisée des masses, avec des organismes qui ont pour but de discuter et de diriger. Les masses vont ainsi apprendre à diriger l'économie, à l'organiser et à la distribuer. Cela donne une base énorme d'assurance historique et sociale qui transcende ensuite à tous les autres problèmes de la culture, de la science et de la révolution.

Le programme révolutionnaire pour la construction de l'Etat ouvrier

L'autre point qui surgit clairement de ces conclusions est que cette crise générale des socialistes, des communistes, des péronistes, des catholiques, des nationalistes, des militaires, est due au fait que la tâche posée dépasse le programme et la politique de toutes ces directions. Les rapports passés d'alliances, d'accords avec le capitalisme, permettaient aux partis socialistes, communistes, aux syndicats, de chercher des solutions aux problèmes de chaque pays. Ils contenaient le processus en cédant très peu mais en partie aux masses, à l'avant-garde, aux secteurs intermédiaires, sur certains privilèges ou mesures économiques et sociales. Ils gagnaient ainsi du temps. Ils ne peuvent plus le faire aujourd'hui. Le capitalisme n'a plus les moyens de le leur permettre, il est épuisé et ses possibilités de faire des concessions sont réduites à zéro. Les bureaucraties syndicales, les directions des syndicats et des partis politiques, ne trouvent donc plus les bases de conciliation avec le capitalisme. Les masses de leur côté n'acceptent pas non plus de céder. Sûres d'elles elles poussent de l'avant. Telle est la base de la crise du capitalisme et de sa politique. Il ne s'agit pas d'une simple crise économique.

La crise du capitalisme est historiquement déterminée par le développement de la révolution. Ce n'est qu'ensuite que vient l'économique, la concurrence intercapitaliste, celle des Etats ouvriers. Les masses ne cèdent pas, continuent d'exercer leur pression, alimentant le

développement et l'organisation de tendances de classe et révolutionnaires. Toute possibilité d'un camp intermédiaire de conciliation est épuisée. Ni la bourgeoisie ni la bureaucratie ne peut plus concilier. Telle est la base de la crise du capitalisme mais aussi celle des partis communistes qui ne peuvent plus compter sur la démocratie bourgeoise pour avancer. Des dirigeants comme Carrillo ne posent-ils pas encore maintenant pour l'Espagne la démocratie bourgeoise alors que le Portugal montre bien que l'on est vite arrivé au bout des possibilités de celle-ci ! Carrillo ferme les yeux et dit : « Non, en Espagne nous ferons autrement, nous serons prudents ». Mais les masses espagnoles se moquent de cette prudence et mènent de l'avant leur décision de combat. Il n'y a plus de place pour la conciliation, telle est la base de la crise qu'ils connaissent tous. C'est aussi la raison pour laquelle Herreras apparaît en Argentine pour dire : « La bourgeoisie ne s'en ira pas sans avoir utilisé tous les moyens dont elle dispose pour rester ». Il n'y a pas lieu de prendre au sérieux cette déclaration qui peut être faite pour acquérir une certaine notoriété. Par contre, il faut immédiatement utiliser les quelques points de programme avancés, pour développer l'économie avec la participation du prolétariat et permettre aux masses d'intervenir, de pousser à la démocratie syndicale. L'un des points les plus importants à poser est l'échelle mobile des salaires avec réajustements hebdomadaires. C'est en 1938 que Léon Trotsky a énoncé ce principe. Tout le monde se moquait de lui, on disait : « Ces choses là sont vieilles, Trotsky est mort depuis longtemps... » La pensée théorique, la prévision de Trotsky ne sont pas mortes. L'échelle mobile des salaires est à l'ordre du jour, comme celle des heures de travail. Toute entreprise qui ferme sous prétexte qu'elle ne peut plus payer doit passer aux mains de l'Etat. Il n'y a pas à discuter, l'Etat doit l'exproprier et placer l'entreprise sous contrôle ouvrier. Il faut organiser des conseils d'usines capables de prendre immédiatement des initiatives qui répondent à la crise du capitalisme et élèvent cette discussion.

Le parti doit en discuter. Il doit en même temps discuter la crise du mouvement nationaliste, militaire, communiste, socialiste, avec un plan d'intervention qui unisse la discussion directe des problèmes syndicaux immédiats et celle des objectifs programmatiques de l'issue politique à la crise du capitalisme en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique Latine. Il doit prendre l'initiative et fixer des objectifs.

Les communistes et en partie les socialistes font des propositions qui restent encore limitées. En France il y a le programme commun mais il manque de dynamisme et d'objectifs immédiats. Ce manque de réponse à la crise leur est un bien commun. Des centaines d'usines sont arrêtées et occupées, et que disent les communistes ? Il ne leur viendrait pas à l'idée de poser : étatisation, planification, contrôle ouvrier. Les camarades des sections française, italienne, anglaise, doivent mettre en avant de telles conclusions, prendre l'initiative de poser ces solutions, sans dénoncer mais en argumentant. Devant le chômage, l'absence d'emploi pour les jeunes, il ne suffit pas de dire : « Nous voulons du travail ». Il faut aussi poser que le travail doit être accompagné d'autres rapports humains. Le capitalisme ne peut rien donner de tout cela. Aussi faut-il proposer : étatisation, planification, contrôle et conseils ouvriers en France, en Italie, en Espagne, partout. Nous proposons de discuter tout cela avec le mouvement communiste mondial, même si celui-ci refuse.

En Algérie également Boumediène ne peut trouver de point d'appui solide dans le programme socialiste s'il ne remet pas en ordre le mouvement ouvrier, s'il ne fait pas intervenir les ouvriers des usines avec tous les droits démocratiques. Il est faux de prétendre que les ouvriers mettront en avant des revendications inacceptables. L'exemple de toutes les révolutions est là pour le démentir. Les ouvriers n'ont jamais occasionné de difficultés à la révolution pour des

problèmes de salaires, de travail, de conditions de vie. Le Vietnam est là pour montrer qu'ils ont su mourir de faim, qu'ils ont su ne pas toucher à un seul grain de blé tombé d'un camion renversé. Bien au contraire, les gens ont aidé à recharger ce camion, sans prendre le moindre grain tombé. C'est ça le Vietnam, le Laos, le Cambodge, mais aussi l'Italie ou la France. Si les ouvriers n'agissent pas ainsi aujourd'hui dans les pays capitalistes c'est parce que les relations sont capitalistes. Les progrès existants vers la prise de mesures anticapitalistes sont un facteur d'éducation et d'assurance inépuisable. Voilà pourquoi il faut proposer à Boumédiène d'en appeler à l'intervention des ouvriers, à travers le contrôle ouvrier, les conseils ouvriers, agissant sur la base de la démocratie syndicale. Tous les problèmes doivent être discutés. Les ouvriers ne demanderont aucune augmentation de salaire exagérée ou disproportionnée. Seuls les bureaucrates, les gérants, les administrateurs en sont capables. Les ouvriers ne demanderont qu'un salaire pour vivre dans la mesure où la classe ouvrière, à l'opposé des bureaucrates et des administrateurs, se sent responsable de l'histoire. Les autres se vantent de l'argent qu'ils gardent, de l'accumulation du capital. Dans ce domaine il n'y a aucune différence entre l'Algérien, le Français ou le Brésilien. La classe ouvrière agit ainsi du fait de sa condition historique. Un ouvrier peut chercher à faire carrière, non la classe ouvrière qui s'appuie sur ce qui est historiquement nécessaire au progrès. Le Vietnam en donne l'exemple.

Les experts en psychologie ont été ahuris de voir qu'au Vietnam les enfants qui avaient faim ramassaient les pommes de terre tombées des camions et ne les mangeaient pas. Ils avaient là de quoi envoyer au diable tous leurs livres. Les psychologues sont habitués à mesurer, à classer les actions humaines en fonction des rapports établis dans le monde capitaliste, ils ne peuvent voir la conduite de classe. Nous disons avec une assurance et une joie historiques complètes : « La classe ouvrière ne mettra jamais d'entraves à la révolution ». Faut-il être stupide pour avoir dit comme certains que les masses ouvrières ont enfoncé la révolution au Chili ! Elles n'ont mis aucune entrave mais voulaient utiliser les moyens qui permettent de la faire avancer, à savoir les expropriations d'usines, la lutte contre les bureaucrates, les administrateurs. La classe ouvrière s'est soulevée contre tous ces types.

Pour que la classe ouvrière puisse par ailleurs unifier son comportement, il faut que l'avant-garde y ait accès. La base en est la démocratie syndicale, qui permet à l'avant-garde de s'adresser, de parler, de communiquer avec la vie politique de la classe. En Algérie comme en France quelle est la vie politique de la classe ? Elle est presque nulle. Où cette vie politique est-elle permise en France ? Nous ne parlons pas du fait de savoir si on lit Marx, Engels ou Trotsky, nous nous référons à la vie politique de discussion. La classe ouvrière discute et s'engage elle-même sur le chemin qui conduit à Trotsky et Trotsky la conduit directement à Marx. Intelligente, préoccupée, la classe ouvrière va à Marx. Il faut intervenir sur tous ces aspects et organiser la polémique dans le mouvement communiste mondial.

Il ne faut jamais confondre parti communiste, base communiste et direction communiste. Il ne faut ni les confondre ni les opposer. Les degrés de maturation sont différents entre le parti et sa direction. Dans toutes les étapes de l'histoire et jusqu'à ce que les classes disparaissent, la classe ouvrière sera infiniment plus sensible aux progrès de l'histoire que ses directions. Il est certain que les ouvriers ne peuvent pas comprendre les aspects mécaniques ou physiques d'un Soyouz, ils pourront dire qu'il peut aller très haut dans le ciel mais ils demanderont surtout pourquoi on n'empêche pas les inondations ou les sécheresses, pourquoi on n'utilise pas les connaissances scientifiques pour que les gens ne meurent plus de faim, pour supprimer les causes essentielles de tous les maux, pour supprimer le système capitaliste. Telle est la

conclusion pratique des ouvriers et de l'avant-garde communiste et socialiste.

Il est certain que la compréhension théorique et politique est moindre chez les socialistes. Il suffit de lire ce qu'écrivent leurs dirigeants en France, en Italie ou en Allemagne, bien qu'ils soient plus proches du camp capitaliste. Ils ne manquent pourtant pas d'orgueil intellectuel et n'en discutent pas moins hors des objectifs de classe. Ce sont des gérants de partis politiques encore issus d'un passé récent mais sans avenir. L'avenir appartient aux masses socialistes, à leurs dirigeants qui veulent le progrès de l'histoire. Il faut comprendre le raisonnement, la capacité de compréhension et d'action de l'avant-garde ouvrière dont les conclusions sont pratiques, matérialistes et dialectiques.

Elle n'a pas la connaissance, la préparation scientifique, la pratique, la conviction scientifique, mais elle a la pratique de sa vie en tant que classe. C'est ce qui lui permet d'être matérialiste dialectique. Elle ne domine pas par exemple la physique ou la chimie, mais elle comprend très bien les rapports sociaux, ce qui demain lui permettra de comprendre la physique et la chimie. Le vol Soyouz – Apollo donne une vision du monde qui n'existe pas, une vision amicale dans une perspective inutile de conciliation. La classe ouvrière ne croit rien de tout cela, à tel point d'ailleurs que les journaux de la bourgeoisie écrivent : « Bien des gens disent que la rencontre dans l'espace de Soyouz et d'Apollo est une comédie... » La bourgeoisie entend dire par là : « Ne vous trompez pas, ne vous laissez pas endormir par les baisers de Soyouz ». Ni Apollo ni Soyouz n'a été discuté dans les usines où par contre se généralisent les expériences des occupations avec maintien de la production. On continue à produire et mieux qu'avant, les coûts de production et les prix de vente baissent et les ouvriers vivent mieux. Ils sentent bien que la bourgeoisie est inutile, que le patron ne joue aucun rôle. Leur expérience pratique leur démontre qu'ils peuvent diriger sans patron. Le bureaucrate communiste, socialiste, syndical dit : « Oui mais... et le capital... et les investissements... et les ventes ? » Ils prennent tous ces aspects, qui sont au fond des choses très simples, pour intimider les ouvriers. Or il s'agit là de fonctions très faciles à accomplir : il faut tout exproprier. Les ouvriers sont pour et les bureaucrates sont contre par crainte des conséquences ou de la guerre civile. Voilà pourquoi ils se laissent intimider.

Rien de cela ne serait en discussion si les partis communistes et socialistes avaient une vie politique. La guerre civile viendrait-elle vraiment ? Mais dans ce cas serait-elle une catastrophe et pour qui ? Ils évitent d'en discuter. Même si en Algérie tout cela n'est pas valable il faut en discuter aussi pour élever la capacité de compréhension, pour dominer les éléments qui interviennent dans l'histoire, pour permettre à l'avant-garde ouvrière, paysanne, petite bourgeoise, d'avoir confiance, d'élever son assurance. Même si cela ne lui sert pas dans l'immédiat pour être appliqué à son pays, elle n'en tire pas moins les éléments d'une grande assurance pour raisonner logiquement et intervenir. Boumediène a besoin de tout cela, il a aussi besoin d'une force qui le pousse pour aller plus loin. Il cherche par exemple un appui sur Echeverria qui, tout en étant convenable, est bien secondaire par rapport à ceux dont il dispose en Algérie même.

Il faut intervenir pour appliquer toutes ces expériences, pour élever nos moyens d'intervention persuasive et critique. L'avant-garde est au-dessus de la direction, elle exerce son autorité sur le reste des masses. Il faut donner une solution aux problèmes de cette étape de l'histoire, c'est-à-dire à la crise économique, à l'augmentation du coût de la vie, au chômage. Ces mêmes problèmes ont été accompagnés à d'autres étapes d'une immense répression, en particulier aux Etats-Unis, en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre. Aujourd'hui le capitalisme ne peut y avoir recours de la même façon, qu'il le veuille ou non. Il voudrait bien imposer le

fascisme en France et en Italie mais les conditions historiques sont favorables aux progrès de l'action des masses. Le capitalisme est isolé, sans moyen, sans force. Il a bien sûr des armes atomiques, des moyens militaires d'intervention au niveau local, mais il n'a plus l'assurance de coordonner les forces de son système pour faire la guerre dans des conditions qui lui soient favorables.

Le prolétariat est par contre en condition d'intervenir et d'apporter des solutions à la crise. Le vol Soyouz – Apollo donne la fausse impression qu'on peut établir une alliance et des accords d'amitié avec le système capitaliste. Cela trompe la petite bourgeoisie, les techniciens, les administrateurs, entraînés par le prolétariat à concevoir la possibilité de conciliation historique. Cela les oriente faussement à croire que la solution peut être donnée par celui qui est le plus capable et le plus utile. Telle est la conclusion de ces embrassades de l'espace. Il ne s'agit pas là d'une simple farce historique. Du côté soviétique c'est une tentative de vouloir éliminer le système capitaliste, mais là n'est pas la voie à prendre parce c'est donner une fausse image de ce système, c'est laisser croire qu'il peut raisonner, penser et déterminer ses mouvements, ses mesures économiques, sociales, politiques et militaires par la raison. Il n'en est pas ainsi : le capitalisme se détermine en fonction de ses intérêts et de ses possibilités historiques.

Il est fondamental de montrer que ce système agit et décide de façon centralisée et en fonction de ses intérêts historiques, des possibilités de classe qu'il trouve. Aussi, le fait qu'il se voit aujourd'hui obligé à faire ce rendez-vous de l'espace montre qu'il existe aux Etats-Unis même une énorme couche de la population qui regarde vers l'Union Soviétique. Ceci est logique, il suffit de comparer l'URSS aux Etats-Unis.

Tout le mouvement communiste, socialiste, ouvrier, péroniste, catholique, militaire, connaît un processus de discussions ininterrompu. Il est obligé d'avancer malgré un manque d'assurance, l'absence d'une politique, d'un programme et d'objectifs. Voilà pourquoi il avance à tâtons dans l'attente de provoquer un certain rapprochement, une certaine alliance avec les couches dirigeantes de la société.

Malgré les aspects limités de ce que proposent Herreras et Miguel, il faut appuyer ce qui est valable afin de l'élargir au reste. C'est le cas par exemple avec la participation des ouvriers dans les usines qu'ils proposent. Nous devons par conséquent argumenter d'une façon très simple en demandant au nom de qui participe l'ouvrier à la direction de l'usine. Il doit le faire au nom du mouvement ouvrier sinon il faut discuter ce qu'il va faire là et qui il va représenter. Il faut faire des propositions qui répondent aux intérêts du mouvement ouvrier, de la population, en montrant que toute production et planification doit aller au-delà du système capitaliste sinon elle s'adapte. Il faut aussi intervenir sur les conditions de travail, de salaire, d'investissement. Si le dirigeant ouvrier est seul auprès de la direction il devient un instrument de l'entreprise. S'il est contrôlé par le mouvement ouvrier il lui restera soumis et il apparaîtra très vite que les dirigeants d'entreprises ne devront pas être capitalistes. A l'inverse il y a une adaptation et une prolongation de l'intérêt patronal dans le mouvement ouvrier et les syndicats.

Il faut discuter et préparer le parti. Dès 1948 nous disions dans un article ce que nous répétons aujourd'hui. C'était au moment où Peron proposait des délégués cheminots à la direction de l'entreprise des chemins de fer. Cette entreprise appartenait à l'Etat et cela lui donnait de meilleures perspectives. Mais le risque n'en existait pas moins que le délégué devienne un porte-parole de la direction contre le mouvement ouvrier.

La même chose se pose au Mexique où les dirigeants du STERM (Syndicat des Electriciens) parlent de se séparer du gouvernement, de s'y opposer. Nous disons qu'il faut s'y maintenir mais avec une politique qui impulse la révolution mexicaine. Il ne faut pas rester soumis à

l'appareil de l'Etat et l'objectif à atteindre reste celui d'influencer ce gouvernement. Le parti doit y être préparé en discutant et en dynamisant son intervention.

Les accords passés entre l'Argentine et l'Union Soviétique signifient un très grand progrès, mais ils ne suffisent pas. Il faut une planification du pays. Le mouvement ouvrier doit alors élever ses propositions, ses suggestions, ses mesures, son programme de planification. Il doit recourir à une éducation de la classe, permettre que les syndicats et les usines discutent. Pourquoi celles-ci ne discuteraient-elles pas de la planification ? Il est faux de dire que les ouvriers n'y ont pas intérêt. Ils ne manifestent leur manque d'intérêt et sortent des réunions que lorsque les bureaucrates parlent et ne font rien d'autre, alors que lorsqu'ils peuvent agir ils se concentrent.

Ce sont là des expériences très importantes dans lesquelles nous devons intervenir. Les camarades grecs donnent beaucoup d'exemples à ce sujet. Les récents affrontements entre les masses et la police n'ont pas été l'œuvre de gauchistes ou de révoltés mais celle de la classe ouvrière, ce qui aura des conséquences très importantes à très court délai.

Renouer avec les principes de l'analyse marxiste

Il faut se préparer à intervenir pour appuyer tous les progrès au sein des mouvements, des gouvernements, dans des situations nouvelles en Argentine, au Brésil, en Grèce ou en Algérie. Il faut encourager et imposer la formation d'organes qui élèvent le rôle de la classe ouvrière. Nous ne sommes plus à l'étape où l'on dispose d'un temps suffisant pour la formation d'un parti révolutionnaire. Il faut agir avec les instruments que nous donne l'histoire parce que la définition est à court délai. Ce sont les rythmes et les délais de l'histoire qui déterminent notre tactique et la perspective dans laquelle nous devons intervenir, compte tenu également de la discussion qui existe dans le mouvement communiste mondial.

Chacune de nos sections doit comprendre, dominer, pouvoir expliquer, argumenter sur ce qu'a fait Staline, sur les raisons historiques de sa mort, sur les expériences de l'histoire, sur les raisons de la dégénérescence de l'Etat ouvrier et sur les raisons pour lesquelles, en dépit de celle-ci, il a pu se maintenir comme tel. Il n'y a pas là antinomie mais contradiction. Celle-ci doit cependant trouver une solution historique : ou l'Etat ouvrier dégénéré revient au capitalisme ou il liquide la dégénérescence. Voilà ce qu'il faut comprendre, à commencer par ce qu'est l'Etat ouvrier.

Il n'y a pas dans le mouvement communiste et dans les Etats ouvriers de discussions sur la dictature du prolétariat. Nous l'avons déjà posé il y a quelques temps dans un article en nous référant à Trotsky et à Lénine qui ont beaucoup écrit là-dessus. Bien des événements se sont produits après l'assassinat de Trotsky que celui-ci ne pouvait prévoir. C'est avant tout l'existence de 14 Etats ouvriers divisés entre eux. Trotsky ne pouvait prévoir que l'Union Soviétique resterait seule dans la guerre mondiale mais ne serait pas écrasée, que d'autres révolutions allaient surgir. Il ne pouvait prévoir concrètement cela. Il a prévu le cours général de l'histoire en disant dès 1938 : « D'ici dix ans des millions de révolutionnaires suivront le programme et les objectifs de la IVe Internationale ».

Le cours de l'histoire a bien montré que dix ans après, en 1948, il y avait 12 nouveaux Etats ouvriers. Ce n'était pas une affirmation de Trotsky mais une généralisation des perspectives. Cette capacité de prévision a été donnée à Trotsky dans les conditions les plus difficiles de

l'histoire, alors que toute l'avant-garde bolchevique venait d'être assassinée et que Staline venait de s'allier à Hitler. Le mouvement ouvrier était en recul, mais il y avait encore le Mexique et la politique de Cardenas qui montrait, comme nous avons été les seuls à le dire, que le mouvement ouvrier ne se laissait jamais écrasé intégralement. Diminué, en recul, il ne s'est jamais laissé écraser, il n'a jamais disparu. Cardenas était l'expression de ce rapport de forces. L'Espagne de 1936 à 1938 a rassemblé 180.000 révolutionnaires du monde entier dont la moitié était composée de cadres ouvriers. C'est donc mentir de montrer simplement ce mouvement en recul. Il y avait certes un recul général mais l'avant-garde restait dans l'attente de nouveaux points d'appui pour reprendre l'offensive et entraîner le prolétariat. A l'inverse il n'y aurait pas eu une telle participation des masses en Espagne. C'est ensuite en Yougoslavie qu'elle s'est produite : 250.000 jeunes du monde entier ont été dans ce pays pour construire les voies ferrées. Ils ont fait des centaines de kilomètres à la main, comme auparavant la révolution mexicaine avec Pancho Villa l'avait fait.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'on a inventé les jeunes. Ce n'est ni le Vietnam ni la situation révolutionnaire du monde qui les a réveillés. Tout cela vient d'avant, pendant et après la guerre. Mais c'est particulièrement à partir de 1948 que s'est exprimé leur élan généralisé. S'il n'a pu se maintenir à un rythme constant et sous une forme programmatique c'est parce que les directions ne l'ont pas permis. Si les communistes avaient pris le pouvoir en France et en Italie, les jeunes, aux côtés des adultes, l'auraient pris dans le monde entier.

Il faut prendre en considération le fait que le mouvement communiste n'a aucune notion de ce qu'est l'Etat ouvrier, des différences existant entre les uns et les autres. Nous avons par exemple qualifié Cuba d'Etat ouvrier « sui generis », conduisant à une révolution politique « sui generis », alors que ce n'était le cas pour aucun autre. La raison essentielle en était que la révolution cubaine avait triomphé avec une direction qui ne se proposait pas de faire triompher un Etat ouvrier. L'origine de celle-ci était bourgeoise, elle voulait humaniser le capitalisme cubain. Ce n'est qu'en cours de route et compte tenu des conditions historiques, entre autres de l'existence de l'Union Soviétique, que l'Etat ouvrier s'est imposé contre cette direction. C'est ainsi que durant toute une période elle ne parlait pas en fonction de l'Etat ouvrier mais d'un régime capitaliste moralisé. Il suffit de lire les discours de Castro. Ce sont les masses qui ont imposé l'Etat ouvrier cubain.

Voilà pourquoi nous l'avons caractérisé de « sui generis ». Il n'est conforme à aucun autre modèle, semblable à aucun autre, ses caractéristiques sont propres et exclusives et se trouvent dans le fait que ses racines historiques sont bourgeoises, que ses objectifs ont été bourgeois et que ce n'est qu'en cours de route qu'ils se sont transformés pour devenir révolutionnaires. Comment qualifier une telle révolution qui n'a pas d'antécédents ? On ne peut la qualifier ni de déformée ni de dégénérée. C'est une révolution qui a triomphé sur des objectifs opposés à ceux de sa direction, opposés au but social de celle-ci qui était de moraliser le capitalisme. C'est en cours de route qu'il est devenu clair que ce qui déterminait son contenu n'était pas seulement la direction de la guérilla mais sa composition sociale paysanne et ouvrière. S'il n'y a pas eu de conflit entre la direction et les masses c'est parce que la direction s'était proposée de moraliser le capitalisme, c'est-à-dire d'en finir avec les injustices, et elle a dû se rendre compte en cours de route que pour y parvenir il fallait l'Etat ouvrier. Ce sont là de très belles conditions qui servent d'exemples à l'histoire. Qu'une direction comme celle de Fidel Castro dise qu'elle s'était proposée de moraliser le capitalisme, mais qu'elle a compris en cours de route que pour le faire il fallait liquider ce régime, est une belle source de morale révolutionnaire.

Nous parlons aussi de révolution politique « sui generis » à Cuba parce qu'il s'agit d'une

direction qui, du fait de ses origines, n'est pas arrivée au pouvoir de façon arrogante, suffisante, comme c'est le cas du pouvoir de la propriété privée. Elle a par contre cherché à développer la révolution. La pauvreté même de celle-ci l'a mise dans l'obligation de prendre une série de mesures qui n'existaient dans aucun autre Etat ouvrier. C'est ce qui nous a conduit à proposer que l'on vote à partir de 16 ans, que l'on fasse des comités dans chaque pâté de maisons. Nous avons élargi ces propositions à d'autres pays, y compris à l'Algérie. De tels comités permettent à la population qui connaît tout ce qui se passe dans le quartier de discuter et de mener une vie publique, non seulement en contrôlant ou en surveillant, mais en jouant un rôle politique. De tels comités doivent discuter toutes les semaines de tous les problèmes de la société. C'est la façon d'élever la capacité culturelle, de direction, d'administration dans la société.

Notre Internationale doit discuter et connaître tous ces problèmes. Il faut pour intervenir connaître les différentes catégories d'Etats ouvriers : dégénérés, déformés, non formés, sui generis. D'autres comme Cuba vont surgir nombreux. Il était nécessaire de donner cette caractérisation de « sui generis » parce qu'elle montrait le rapport de forces mondial, ce dont il n'avait pas notion. C'est celui-ci qui a encouragé Cuba à faire ce qui a été fait, sans pour autant en avoir la conscience programmatique. Ce n'est qu'ensuite qu'ils l'ont acquise. En qualifiant de « sui generis » nous avons fait une appréciation de l'histoire. Ce n'est ni un jeu ni une modification de terme ou de qualification. Nous avons permis de comprendre l'histoire, de s'appuyer sur ce type de processus qui ouvre de nouvelles possibilités et qui exige de tracer des perspectives en fonction de telles conclusions.

Tout cela doit être connu de la même façon que doit l'être le programme de l'opposition de gauche proposé par Trotsky, alors qu'il était encore en Union Soviétique. Il énonçait les mesures de développement industriel et agricole à prendre en fonction de l'union de l'URSS avec le processus mondial de la révolution. Staline a pris par la suite de nombreux points du programme de l'opposition de gauche, tout en les appliquant d'une façon « stalinienne ». Il ne suffisait pas de prendre le programme, encore fallait-il savoir l'appliquer. C'est à ce moment-là que Trotsky a posé le problème des « ciseaux ». La politique dans un pays essentiellement arriéré et même avancé consiste en général à permettre le développement de l'économie. Dans un pays arriéré il faut tenir compte du fait que l'agriculture occupe la place la plus importante dans l'économie, contrairement à un pays relativement avancé. C'est la campagne qui détermine. De là le « ciseau » entre villes et campagne. Si la politique n'est pas correcte il y a opposition entre chaque pointe. Tout cela doit être compris et discuté car c'est encore valable aujourd'hui. La politique des « ciseaux » est aussi valable pour la Chine. Staline a rejeté Trotsky mais a dû appliquer cette politique. Dans la mesure où il n'a pas utilisé le prolétariat mais la bureaucratie pour la mener, il a tué 6 millions de paysans avec l'application de la collectivisation forcée. Il a liquidé presque 40% du cheptel. L'image que Trotsky a donnée de la politique des « ciseaux » et de la façon dont il faut l'utiliser est encore valable aujourd'hui.

Ce problème existera aussi dans la prochaine étape de la révolution espagnole. Mais les choses sont aujourd'hui plus faibles, non seulement parce qu'il existe des boutons pour manier les « ciseaux », mais parce qu'il y a une expérience et un mûrissement qui n'existaient pas à l'époque de la Révolution Russe. Les paysans ont acquis une grande maturité politique, ce qui facilite l'application de la politique des « ciseaux », qui continue à exister en tant que finalité historique mais qui a changé dans ses formes d'application. La tâche en est immensément simplifiée.

Il faut aussi discuter des raisons de la formation de la bureaucratie. Cet aspect de l'histoire n'est

ni dépassé ni surmonté. La discussion sur l'ambition et les dangers professionnels du pouvoir reste à l'ordre du jour. Les mentalités, les coutumes, les expériences humaines, ont été développées en fonction du pouvoir et de la propriété privée. Tout cela subsiste dans la mesure où les bolcheviques n'ont pu se développer mondialement. Leur expérience de 1917 ne s'est prolongée que sur quelques années. Les conditions historiques ont empêché qu'elle ait une plus grande portée. Ce problème reste le même aujourd'hui. Si les bolcheviques n'existent plus leur expérience reste nécessaire et irremplaçable pour la lutte contre les dangers professionnels du pouvoir.

Bien qu'il n'y ait aucune perspective d'un nouveau Staline, d'une nouvelle étape et d'un nouveau cycle historique stalinien, les dangers de contention des progrès de l'histoire subsistent, et par conséquent le danger d'un soutien au système capitaliste en train de préparer la guerre atomique. Tout cela se voit bien aujourd'hui. Plus le système capitaliste peut se préparer et plus il causera de dommages à l'humanité. Ceci dit, il est bien évident que ce n'est pas lui qui pourra déterminer quand, comment et où il fera la guerre. Cela lui sera imposé par le cours de la révolution, mais d'un autre côté plus on retarde la solution historique du socialisme, plus on permet au système capitaliste de durer, plus on lui donne les moyens de destruction humaine. Il dispose par exemple aujourd'hui de bombes à billes qu'il peut utiliser dans les grèves, les luttes et les révolutions locales, dans la guerre civile. Si on l'avait détruit en 1945 il n'y aurait pas de telles billes atomiques.

Les dirigeants communistes ne font pas attention à tout cela dans la mesure où ils pensent en fonction de l'Union Soviétique, c'est-à-dire de l'absence d'une analyse marxiste. Aussi cataloguent-ils la vie humaine en fonction du fait qu'il n'y aura pas de guerre générale. Mais si nous additionnons les guerres locales et leurs conséquences, ainsi que celles dues à l'existence du capitalisme, n'est-ce pas la même chose qu'une guerre générale ? La guerre est la conséquence du capitalisme. Additionnons les morts causés par les famines, par les sécheresses, par les accidents du travail. N'est-ce pas une guerre ? Il y a trois ans un communiste avait fait une très belle analyse qui montrait qu'il y avait eu en Italie plus de morts en cinq ans par les accidents du travail que durant toute la Révolution Russe. Alors pourquoi tant crier sur les morts provoqués par la guerre civile ou la révolution ? Les statistiques sont là : le capitalisme a fait en Italie en cinq ans plus de morts que la Révolution Russe !

Il ne faut pas non plus oublier les morts de la guerre du Moyen-Orient, les assassinats en Espagne, au Portugal, en Ethiopie, en Extrême-Orient, où seulement là il y a eu plus de 7 millions de morts. Comment dire après cela : « Vous avez vu, il n'y a pas la guerre, on a pu éviter l'affrontement général ! » C'est vraiment parler en bureaucrate ! Si on additionne tous les morts que le capitalisme a faits, cela correspond à plusieurs guerres atomiques. De plus il faut bien voir qu'il a des armes qui lui donnent aujourd'hui la capacité de tuer en un jour ce qu'il tuait autrefois en un an. Toute prolongation de son existence lui permet d'accroître sa capacité concrète de créer des dommages historiques. Comment pouvons-nous dire que nous allons empêcher la guerre générale ? Les délais sont retardés mais elle n'en viendra pas moins.

Il faut discuter de tout cela avec les communistes, en démontrant qu'il est inexact de dire qu'il n'y a pas eu de guerre. Il faut aussi discuter ce qu'est l'Etat ouvrier, son caractère contradictoire, les bases de la contradiction, et comment il est possible de la surmonter. Il faut discuter des relations qui existent entre l'Etat ouvrier et le cours mondial de la révolution, des raisons d'existence de la bureaucratie, des dangers professionnels du pouvoir et de la façon de les combattre. Une chose est simple : si la bureaucratie détient le pouvoir politique, c'est qu'une catégorie de la société s'élève en tant que pouvoir, en tant qu'instrument d'usurpation de la

propriété, elle usurpe en tant que couche et à titre privé la propriété étatisée.

La bureaucratie est empirique et ne peut raisonner ni en matière de production ni en matière de politique générale, même si depuis l'époque de Staline elle a accru ses moyens de raisonnement. Cela ne tient pas au fait qu'elle ait développé des qualités théoriques et politiques, mais au rôle de l'Etat ouvrier, au développement de la révolution et de la lutte des masses. Tout cela a fait reculer le capitalisme et a pesé sur la bureaucratie. Le rapport de forces s'est élevé favorablement au profit des Etats ouvriers. Le développement de la science et de l'industrie en Union Soviétique et dans tous les autres Etats ouvriers, oblige à une planification supérieure, à éliminer les entraves et l'obstacle que constitue la gestion bureaucratique, locale, individuelle, de groupe, de caste, de camarilla. Tout cela produit des altérations internes qui obligent la bureaucratie à changer. Ce changement ne provient pas de l'intelligence ou de l'analyse mais de la réalité qui la pousse. C'est cette réalité qui l'oblige à une planification qui ne soit pas bureaucratique.

Si la bureaucratie était une conséquence logique des besoins révolutionnaires, elle se montrerait alors capable de prévoir, comme le fait le marxisme. Or, elle en est incapable parce qu'elle n'est pas une conséquence logique de la nécessité. Elle est donc prise par surprise. Dans la mesure où les progrès de l'économie accroissent ceux de la science, de la technique, de la lutte de classes, les masses prennent confiance et les couches les plus arriérées de la bureaucratie, les couches locales, s'éliminent. La capacité et l'intelligence peuvent croître, même dans la bureaucratie, sans pour autant annuler son inefficacité historique. La production s'améliore, le rapport de forces est plus favorable au progrès de l'humanité, mais rien ne peut supprimer le rôle historique inutile et usurpateur de la bureaucratie.

Toutes nos sections doivent étudier ces aspects indispensables pour comprendre les prochaines étapes. Il faut aussi comprendre que la permanence des progrès fomentent des luttes intestines dans la bureaucratie, comme on le voit en Yougoslavie, en Roumanie, en URSS ou en Chine. La concentration de la production et son élévation exigent une clarification, une programmation concentrée et centralisée. Elle se heurte en conséquence aux intérêts locaux de chaque bureaucratie, contrairement au passé où les différentes couches bureaucratiques pouvaient se mettre d'accord, bien que dominées par les secteurs les plus importants. Elle devait respecter cet accord au détriment de leurs intérêts locaux.

La concentration, la centralisation et l'élévation de la production heurtent ses intérêts et tendent donc à les éliminer. La bureaucratie concentre son pouvoir, élève son autorité, militairement, économiquement et socialement, mais non politiquement. Mais conjointement, ses contradictions s'accroissent, ses points d'appui locaux disparaissent, son rôle et sa perspective historique s'affaiblissent.

Nous ne pouvons plus raisonner de la même façon qu'autrefois. Il faut partir des conditions d'aujourd'hui où s'élèvent des tendances qui tendent à raisonner. La raison peut circuler librement, sans entrave ni difficulté, dans les rues de n'importe quel Etat ouvrier. Ce n'est pas le cas en régime capitaliste. En effet, les rapports et les besoins sont infiniment plus diaphanes dans l'Etat ouvrier, contrairement à l'Etat capitaliste où l'intérêt est individuel, où le profit de chacun détermine l'économie. L'Etat ouvrier est planifié et centralisé. Les relations n'en sont pas pour autant simplifiées mais elles sont plus diaphanes. Elles ne revêtent pas le caractère tortueux qu'elles ont dans le système capitaliste, où chaque patron ne se préoccupe que de concurrencer son voisin, de trouver les moyens de le gêner. Tout cela crée des rapports tortueux, mensongers, trompeurs. Dans l'Etat ouvrier le besoin de centraliser est diaphane, même si les intérêts de la bureaucratie sont eux aussi tortueux. Mais il y a un progrès dans les

Etats ouvriers et il faut intervenir pour aider le mouvement communiste à raisonner, tout en élevant notre propre poids conscient, en gagnant des bases.

Dans des mouvements tels que le Mexique il faut proposer des idées, des plans économiques, qui posent les principes fondamentaux, indépendamment de la portée ou de la justesse que peut avoir le plan. L'intervention des masses et la démocratie syndicale sont fondamentales pour tous ces pays. Démocratie pour les masses et non pour la bourgeoisie, ce qui signifie leur intervention dans le contrôle de la production. Cela signifie qu'elles aient le droit de juger, de raisonner, de déterminer. Il est impossible de donner un plan de production sans un plan de démocratie pour les masses. Dans le cas du Mexique, cela est lié d'une façon irremplaçable à la lutte des masses pour liquider les « charros », et tant mieux si le gouvernement veut donner un coup de main. Mais la liquidation de la bureaucratie ne peut résulter de décrets ou de lois, ce qui ne signifie pas que nous soyons contre une aide du gouvernement en la matière. Mais si les masses n'exercent pas la démocratie, la bureaucratie se reconstituera de toute façon. Il faut faire en sorte que les masses puissent intervenir directement, avec pleine liberté de tendances. Nous devons préparer nos partis pour ces types d'intervention, leur donner des délais de croissance numérique et qualitative. Nous devons préparer conjointement leur capacité de compréhension à travers des cours, des discussions politiques et pratiques, en tirant les leçons de l'expérience. Au Mexique par exemple il est possible, et l'on doit intervenir en ce sens, d'impulser le mouvement nationaliste et plus particulièrement l'aile consciente qui, en son sein, représente le progrès. De même pour l'aile prolétarienne. Nous devons donner des idées. Il ne faut pas négliger le fait qu'Echeverria va assez loin. Il doit aujourd'hui se justifier, ce qu'il n'aurait pas fait il y a dix ans. Un Echeverria n'existait pas alors. Il faut prendre en considération le fait que quelqu'un comme Echeverria, dirigeant d'un pays et d'un gouvernement bourgeois, ait déclaré au monde et au Mexique que l'unification de l'URSS et de la Chine était nécessaire comme une puissante base de son propre progrès. Cela n'est pas la déclaration d'un type qui pense en fonction du capitalisme, mais celle d'un type qui, tout en vivant encore dans la maison capitaliste, regarde vers celle d'en face. Une telle pensée ne peut rester dans le cadre du régime capitaliste. Il a été en Chine et en URSS et il a posé : « Unifiez-vous ! » Il faut comprendre que la désintégration du système capitalisme encourage le nationalisme à des formes plus vivaces et directes, vers l'Etat ouvrier, vers sa conception pour développer l'économie.

Nous devons intervenir mais sans nous soumettre à leurs limitations, sans non plus laisser de côté le besoin d'impulser. De là le besoin de la préparation théorique et politique, d'une vie intense de l'Internationale avec sa direction. La préparation, la connaissance, la domination de la construction de l'Etat ouvrier, de l'unification du mouvement communiste mondial, de l'URSS et de la Chine, sont fondamentales pour l'ensemble de nos sections. L'URSS et la Chine unifiées seront l'un des facteurs les plus puissants du progrès de l'humanité, d'une importance dix mille fois plus grande que la rencontre Soyouz – Apollo dans l'espace. Cette unification est irrécusable par qu'elle élève la confiance de l'humanité en elle-même, lui ôte toute angoisse et lui permet de gagner les couches de la petite bourgeoisie, de la paysannerie, des militaires, réduisant le champ d'action, d'influence et d'organisation du système capitaliste. Elle conduit à concevoir l'histoire comme la Chine et l'URSS. Elle donne un exemple aux masses nord-américaines, les aide à acquérir la confiance nécessaire pour la construction de leur parti de classe.

Il faut dominer tous ces problèmes et discuter avec les communistes, non pour polémiquer ou s'affronter mais pour persuader. Nous avons déjà pénétré dans le mouvement communiste

mondial. Nous avons déjà atteint un des objectifs du 9e Congrès : devenir l'aile trotskiste-posadiste du mouvement communiste mondial. Nous nous proposons maintenant pour les prochaines étapes de faire partie de la formation de la pensée communiste. Ce ne sera pas immédiatement ou l'année qui vient, on restera encore à des niveaux inférieurs mais l'objectif sera d'atteindre ultérieurement des niveaux supérieurs. La capacité de raisonner est donc nécessaire.

Il existe un processus gigantesque de dualité de pouvoirs, de révolution permanente déterminant le cours de la révolution politique. Trotsky attendait celle-ci en URSS. Aujourd'hui aussi nous travaillons dans cette perspective, mais à l'échelle du processus mondial de la révolution permanente, parce qu'il facilite énormément la révolution politique.

Nous avons aussi d'autres tâches : il est nécessaire que nos partis, nos sections, se préparent consciemment, théoriquement, politiquement, à intervenir dans les mouvements nationalistes pour appuyer leurs progrès, les encourager à acquérir une compréhension marxiste du processus, comme en Argentine par exemple.

Le marxisme n'a plus besoin comme il y a vingt ou vingt cinq ans de demander la permission. Il est exigé par l'intelligence humaine, même chez les militaires et au sein de l'Eglise. Tout le monde a besoin du marxisme, même si certains tâchent de le mettre en accord avec Dieu. Mais le marxisme ne s'adapte pas : ou il s'applique comme méthode d'interprétation dialectique de l'histoire, ou il ne sert pas. Il n'est pas possible de le réglementer, c'est un instrument de progrès parce qu'il permet de comprendre l'histoire.

Il faut élever la capacité marxiste de nos sections, programmer notre activité, élever nos cadres. Il faut intervenir dans le processus tel qu'il se déroule, qu'il soit nationaliste, communiste, en l'impulsant, en gagnant de l'autorité, en intervenant dans la polémique publique et gigantesque mondiale qui conduit au socialisme. Il faut intervenir sur des expériences antérieures et actuelles, sur les besoins du mouvement communiste mondial.

La bureaucratie soviétique n'est pas une classe mais la représentation des intérêts sociaux d'une couche de la société soviétique. Il est absolument clair qu'elle n'est pas une classe. Elle en a les attributs, les prétentions, les intérêts, mais n'en exerce pas la fonction. En effet, elle ne représente ni le fonctionnement ni l'avenir de l'économie, elle n'est pas propriétaire de celle-ci mais en tire simplement usufuit. Elle ne représente pas la structure économique et sociale. Elle n'est pas une classe parce qu'il n'y a pas de propriété privée, elle n'en est pas moins en contradiction avec l'Etat ouvrier dont elle doit de toute façon défendre le caractère étatique de la propriété, tout en se défendant elle-même. Elle doit pour se défendre empêcher que l'Etat ouvrier avance.

La bureaucratie doit cependant aujourd'hui développer cet Etat, et ce faisant développer les moyens, les conditions de sa propre liquidation. Elle ne s'en ira pas mais les progrès de l'histoire créeront les organes qui la feront partir : organismes prolétariens, luttes prolétariennes, intensification de la lutte de classe, notre propre intervention comme bien public de l'histoire pour décider maintenant et non pour être un simple souvenir.

Il faut se préparer à discuter tous ces problèmes et entre autres les raisons pour lesquelles il faut détruire le système capitaliste, l'Etat capitaliste. Le fait d'arriver au pouvoir par les élections n'élimine pas dans l'immédiat le système capitaliste, il devient alors nécessaire de se préparer à le liquider et à le remplacer. Arriver au pouvoir par les voies parlementaires est aujourd'hui une norme concevable, mais il n'est pas possible de gouverner pour aller au socialisme par les moyens parlementaires. Cette possibilité d'arriver au pouvoir par les voies parlementaires est le résultat du rapport mondial des forces, qui n'existait par contre pas à l'époque de Marx et de

Trotsky.

La révolution ne tourne jamais le dos aux progrès de l'histoire, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente. Elle les prend en considération et leur donne les formes adéquates pour qu'ils puissent se développer naturellement. On peut prendre le pouvoir par les moyens parlementaires, au moyen des élections, mais il n'est pas possible d'en rester là. Il faut alors développer les forces et les conditions pour la voie révolutionnaire de suppression de l'Etat capitaliste, entre autres en ce qui concerne l'armée.

On voit au Portugal et en partie dans d'autres pays comme le Pérou et même l'Argentine, que l'armée peut être en partie gagnée. Il ne s'agit pas de savoir si elle est d'accord ou non, il s'agit d'un processus dynamique qui attire l'armée et lui faire prendre conscience que son rôle dans l'histoire peut se modifier, qu'elle peut être gagnée et élevée culturellement et intellectuellement. Elle se sent plus utile qu'avant et identifie son uniforme au progrès. Elle perd alors la peur créée par l'uniforme, n'attend plus de récompense mais de pouvoir contribuer avec des idées. Une fois que les militaires sont entrés sur le terrain des idées et de la pensée, le fusil n'est plus un instrument antagonique avec la société. Pour être utile il doit être dirigé par l'intelligence, par les besoins de progrès de l'humanité. En France, une chanson dit : « Laisse la guitare et prends le fusil ! » : ce dernier est un instrument transitoire, contrairement à la guitare.

Le rôle de la IVe Internationale et la participation de ses partis

Il faut dominer toutes les expériences et programmer les progrès de nos sections, en généralisant les éditions, les réunions mondiales, les expériences de nos interventions envers les partis communistes, les mouvements et gouvernements nationalistes, les mouvements révolutionnaires dont les origines sont des plus pauvres mais qui ont, comme dans le cas de l'Ethiopie, une immense soif de progrès. Là nous pouvons nous développer et progresser en de multiples lieux du processus révolutionnaire, non seulement comme bien public de l'histoire, comme pourvoyeur d'idées, mais aussi comme direction.

Il faut pour cela élever la vie politique de nos sections, nous donner des plans, des programmes de croissance. Chaque section doit discuter la façon d'éditer son journal chaque semaine, de publier tous les textes de l'Internationale, de développer des équipes de bons traducteurs, de publier brochures sur brochures.

Nous réitérons notre jugement sur notre rôle d'organisateur de l'histoire à travers l'édition de brochures, de journaux, de revues. Aucun organisme ne peut remplacer cela. Les journaux montrent notre capacité de raisonner, de penser, de donner des idées d'une manière centralisée. Ils traduisent l'autorité d'un organisme alors que l'action de d'un camarade ou d'un autre, même au nom du parti, reste un fait individuel. Cette action ou celle de la fraction, de l'organe, de la cellule, appuyée par les publications, exerce une immense autorité dans la mesure où elle unit l'organe qui se consacre à penser à celui qui applique.

Toutes les sections, de la française à la grecque ou à la mexicaine, doivent avoir pour objectif de régulariser les publications, d'écrire de bons textes, d'élever la capacité politique, d'organiser, d'éduquer de nouveaux dirigeants. Chaque section doit développer de nouveaux dirigeants, tripler sa capacité dirigeante, ses militants. Etre dirigeant signifie avoir la capacité de penser pour généraliser l'application de la politique, pas seulement pour la tâche immédiate à réaliser aujourd'hui ou demain. L'essentiel reste la capacité de penser objectivement en fonction de qu'il y a de meilleur, d'élever la capacité de raisonner, de penser, de décider, de publier, d'appliquer. Telle est la tâche que l'on peut et que l'ont doit mener.

La présence de la section grecque dans ce Congrès signifie pour nous une immense joie. Elle a des conséquences très importantes et nous permet de nous mettre en contact avec les origines conscientes de la civilisation. Les bases historiques n'ont pas changé car les Grecs de l'Antiquité ont préparé les bases du marxisme. Nous revenons avec Marx à la Grèce Antique, sans en rester ni à Socrate ni à Platon.

Nous tirons les conclusions de toutes les expériences de la façon la plus centralisée possible. Il est bien évident que le processus requiert la généralisation des idées, des analyses objectives, compte tenu des avancées de la science, de la technique. La science est en train de se généraliser à tous les domaines de l'activité humaine sur terre et au ciel.

Il est faux de dire que Soyouz et Apollo montrent les progrès de l'humanité. Ce sont là des acquis importants, surtout en ce qui concerne les Soviétiques, mais ce progrès s'exprime dans la petite vieille du Portugal dont le fils a été assassiné en prison et qui, à 80 ans, lève le poing (3). Ce sont là des choses plus importantes que tous les Apollo et les Soyouz. Telle est l'unité du progrès de l'humanité, déterminée par les Etats ouvriers. Les partis communistes en sont une branche, même s'ils ne contribuent pas réellement à ce progrès et bien que l'histoire les oblige à avancer, même si dans leur immense majorité, les partis communistes, tout comme les partis socialistes, sont déconcertés.

Nous devons intervenir avec des publications montrant l'activité de nos organismes, en vue de gagner plus d'autorité dans le mouvement communiste mondial. C'est dans ce sens qu'il faut préparer les partis. La tâche que nous menons n'est pas simple, même si elle n'est pas difficile. Elle comporte une série d'exigences, de normes, qui demandent l'application scientifique dans toute sa régularité. Tout cela signifie capacité d'observer, d'analyser, de tirer des conclusions, de généraliser, d'élargir toutes les expériences. Notre petit noyau a sur ces bases d'immenses perspectives.

En suivant l'enseignement de Trotsky nous aurions pu construire un organisme ayant une base de masse assez large. Mais nous n'aurions été qu'un « groupe gauchiste » de plus. Il n'y a aucun nouveau mouvement dans l'histoire en dehors des socialistes et des communistes, sinon il y a les « gauchistes ». Les mouvements nationalistes qui ne sont ni socialistes, ni communistes, sont l'expression du déficit de l'histoire, car ni les uns ni les autres ne représentent les progrès de l'humanité, son besoin de programme. A l'inverse, il n'y aurait pas eu de nationalistes, tous ces mouvements auraient été communistes ou socialistes. L'existence du mouvement nationaliste, même parmi les militaires, montre la trajectoire du processus de l'histoire, déterminée par les besoins logiques des progrès de l'économie, de la science, de l'intelligence humaine, en l'absence d'une direction centralisée. Ainsi se produit l'empirisme de tout ce processus.

La norme de cet empirisme n'en reste pas moins le progrès intelligent de l'humanité. Voilà ce qui explique l'Ethiopie ou le Portugal, mais aussi le processus en Argentine ou parmi les masses en Italie qui impulsent les progrès révolutionnaires sans briser leur direction.

Cependant, si cette dernière ne prend pas le pouvoir, les masses ne la supporteront pas longtemps.

Pour nous dédier à ces tâches nous devons centraliser la préoccupation, la compréhension pour dominer théoriquement et politiquement. Il faut alimenter la continuité des expériences que donne l'histoire à travers l'instrument qui le permet : le matérialisme dialectique. Le marxisme s'appuie et se développe sur la base du matérialisme dialectique.

Nous contribuons avec cette tâche au processus de l'histoire. Nous participons de l'organisation historique concrète, de la capacité nécessaire pour alimenter la décision des partis

communistes et des Etats ouvriers, du mouvement révolutionnaire, à comprendre ce processus. A l'inverse le déficit aurait été énorme et le mouvement communiste mondial aurait aujourd'hui une capacité et un niveau bien inférieur.

Nous ne sommes pas un mouvement de masses, ce n'est là ni une prétention ni un remplacement de nos forces dans l'histoire. Nous nous sentons remplis de forces pour le rôle que nous jouons, pour la tâche nécessaire d'hier comme d'aujourd'hui. Voilà pourquoi Trotsky n'a pas fait un mouvement de masses. Il aurait pu le faire mais il aurait dégénéré comme tous ceux qui font carrière pour assouvir leur ambition de pouvoir et de puissance. Ils s'appuient sur tel ou tel aspect du processus qui leur permet de grimper les échelons mais non de diriger l'histoire.

Notre rôle montre que le problème n'est pas celui des individus mais de la représentation objective et collective de toute l'humanité. Voilà pourquoi nous pensons comme bien public de l'histoire et ressentons douloureusement toutes les erreurs commises et toutes les défaites subies par le mouvement communiste. Nous en tirons les expériences pour contribuer à organiser la capacité de penser et d'agir. Il y a pour nous la même concentration et la même volonté de faire progresser l'histoire chez les communistes, les socialistes, les nationalistes, comme dans notre propre parti.

Notre petitesse n'est en conséquence pas le produit de l'impuissance, de l'incapacité ou de l'insuffisance. C'est notre rôle même qui ne permet pas d'aller plus loin dans la croissance. Il n'en reste pas moins possible de combiner ce rôle avec une croissance particulièrement en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, dans quelques partis communistes aussi. Telles sont les conclusions que nous devons tirer pour notre développement.

En saluant avec notre amour communiste la décision des sections latino-américaines, du bureau latino-américain, de publier la Revue Marxiste, nous proposons à titre de résolution que cette décision soit prise par les sections des différents pays. Trois numéros de la Revue Marxiste en Europe, en français, en italien, en anglais, apporteront tous les moyens. Telle est la norme dialectique du processus. La solution à toutes les déficiences actuelles se trouve dans la publication régulière des journaux, dans leur présentation impeccable, dans de bonnes traductions, dans la publication de tous les textes imprimés ou ronéotés. Je propose de voter cela comme résolution. Voilà ce que nous ferons et nous appelons toutes les sections à en faire de même. Il est bien évident que nous comprenons l'existence des difficultés, d'argent, de cadres, mais nous étions plus pauvres dans le passé et avons été capables de faire tout ce que nous avons fait. La richesse ne vient pas de l'accumulation de l'argent ou des moyens, mais de la capacité de penser et de raisonner. Ce n'est qu'ensuite que tout le reste vient.

Il faut tirer toutes ces conclusions et croître, élever la vie politique des sections, mener la vie de cellule sur la base d'un programme des tâches, d'objectifs de croissance, d'interventions dans l'activité pour gagner autorité, en publiant et en diffusant, en élevant la capacité théorique et politique de l'organisme. Il faut développer des dirigeants, être audacieux mais non de façon aveugle. Nous avons la capacité d'organiser, de développer des cadres, et c'est la raison pour laquelle cet objectif n'est pas le fruit de l'imprévision ou du hasard mais celui de notre capacité d'organiser. Voilà pourquoi il faut lire, discuter, publier.

Nous sommes peu nombreux mais la portée de notre intervention est immense. Aucun camarade n'a le moindre complexe de la petitesse, ni ne se montre arrogant parce que nous vendons plus que les « gauchistes ». Nous avons la conscience nécessaire à notre fonction dans l'histoire. La solution à tous les problèmes tient dans cette conclusion.

Ceux-ci naissent comme conséquence de notre pauvreté en moyens matériels, mais notre

capacité scientifique d'organisation des idées est inépuisable. Nous savons utiliser celle-ci pour qu'elle guide les sentiments et non l'inverse, ce qui serait un frein.

Nous sommes contents de voir présentes toutes les délégations latino-américaines, heureux de voir des camarades chirurgiens venir contribuer à l'histoire, non à travers l'aspect réduit de la médecine mais à travers celui de la révolution et du marxisme. Là est l'instrument chirurgical le plus complet de l'histoire. Il permet de résoudre tous les problèmes de l'humanité pour qu'ensuite les chirurgiens résolvent les autres. Au fur et à mesure qu'avance l'humanité le besoin de chirurgiens et de médecins diminue, alors que s'élève celui de l'amour humain, véritable substitut de la médecine. Plus il y a d'amour humain et plus le cœur, la tête, l'ensemble du corps fonctionne bien. Toute la structure du système nerveux, guide de nos mouvements, a besoin d'amour humain et en partie seulement du médecin. Avec des révolutions comme au Portugal ou en Ethiopie, on se rend bien compte que là réside le moyen de guérison de l'histoire, un moyen bien plus important que l'autre. Nous savons utiliser la médecine et la chirurgie, encore nécessaires dans leur sens le plus complet. Voilà pourquoi les camarades, grands médecins ou grands artistes, ressentent le besoin de s'inclure dans la révolution pour se sentir utiles à l'histoire.

Au nom du Secrétariat International, je termine ce rapport où j'ai résumé l'essentiel. Nous croyons que c'est suffisant pour donner une base de raisonnement, de pensées, d'expériences, à partir desquelles il faut développer. Je termine avec la plus grande et la plus claire confiance dans le fait que ce que nous avons exposé fait partie des expériences scientifiques les plus élevées réalisées depuis Trotsky, et ceci sous la forme simple, homogène du communisme. Nous touchons aux problèmes les plus délicats mais qui sont les plus simples de l'histoire. Ce sont les directions incapables d'identifier la fin aux moyens, la fin aux partis, la fin à la politique, qui compliquent les problèmes.

Nous sommes identifiés avec l'histoire, non dans l'abstrait mais à travers la concentration des progrès, dont le plus important est celui de la mentalité humaine. Là est inclus tout le progrès de l'économie, de la société, de la science, qui veut s'exprimer à travers l'amour humain. Celui-ci ne peut à son tour s'exprimer avec la propriété privée ni avec les bureaucrates. C'est lui qui impose le progrès des relations humaines de façon inévitable, quels qu'en soient les délais. L'humanité a montré qu'elle a su assimiler les expériences de l'histoire sous la direction du prolétariat et du fait de sa fonction historique et sociale dans l'économie.

Nous faisons partie du secteur de la société qui doit accomplir cette tâche. Les progrès empiriques de l'histoire après la Révolution Russe ont mené à ce que le pouvoir économique, social, militaire, se concentre dans les Etats ouvriers et dans le capitalisme, mais il n'y a dans ces Etats ni les idées, ni le programme, ni la généralisation des expériences menant de façon organique et programmatique à la fin du système capitaliste. Ils ont développé un immense pouvoir, une immense concentration économique, sociale, militaire, mais n'ont pu concentrer la capacité de la pensée.

Nous avons cette capacité, évidemment limitée, mais elle nous rend capables d'accomplir notre rôle dans l'histoire. Trotsky est mort en disant : « Vive la IVe Internationale, je crois dans le rôle objectif de la IVe Internationale en défense de l'Etat ouvrier ». Notre rôle est justifié, approuvé, comme nous le voyons dans l'influence que nous commençons à exercer de façon organique dans les mouvements de masses. Toute l'histoire montre que l'on va vers une concentration d'importantes décisions, à partir des centres économiques, sociaux, politiques, militaires des Etats ouvriers. Les idées sont nécessaires pour alimenter des courants, des tendances, des groupes qui ne se montrent pas capables de les donner. Une identité existe entre eux et nous,

et pour cela il n'y a aucune répulsion mais au contraire une attraction et une concentration combinant les progrès de l'histoire dont nous faisons partie.

Le mois qui vient est celui de l'anniversaire de l'assassinat de Trotsky. Son assurance politique dans le programme, l'expérience et l'application scientifique, a été à la base de notre propre assurance et développement. C'est en liaison directe avec lui que nous nous sentons capables de mener de l'avant notre tâche. Elle est irremplaçable. Il faut par conséquent étudier Trotsky, toutes ses œuvres, tout en organisant l'activité, le temps pour les tâches politiques et d'organisation.

Ce Congrès de la IVe Internationale Trotskiste-Posadiste est en train d'accomplir son rôle dans l'histoire. Il en est un instrument nécessaire pour pouvoir progresser consciemment vers le socialisme. Nous nous sentons partie de ce progrès. Voilà pourquoi toutes les expériences réalisées dont nous avons parlées doivent être assimilées par nos sections. Nous devons en tirer les formes d'application concrète pour qu'elles soient généralisées à leur niveau le plus élevé à l'ensemble de l'Internationale et à travers elle dans tout le mouvement ouvrier et révolutionnaire.

Cette tâche présente des difficultés dans la mesure où nous manquons de moyens, en rapport avec notre capacité scientifique, notre conscience, notre niveau élevé d'intelligence. Nous avons l'audace d'intervenir en même temps envers l'Union Soviétique, envers le besoin d'unification URSS - Chine, envers les processus nationaliste de la révolution au Mexique, en Argentine, en Algérie, indépendamment du fait qu'il s'agit là de processus à différents niveaux, exigeant différentes mesures de l'histoire. Nous avons la capacité, la décision de répondre à ces besoins de l'histoire et assumons la responsabilité d'étudier ces problèmes pour contribuer au processus de l'histoire.

Nous saluons les masses des Etats ouvriers, les Etats ouvriers et le besoin historique urgent de l'unification URSS – Chine. Nous n'entendons pas passer dans l'histoire méconnus à l'image de ceux qui donnent une obole et s'en vont. Notre projet est d'intervenir directement à la direction de ce processus. En ce sens nous élevons notre capacité d'intervention. La section brésilienne en donne un exemple : persécutée, réprimée par le gouvernement, elle publie la Revue Marxiste et développe son influence dans le mouvement nationaliste.

Je termine en réitérant ma joie d'avoir fait connaissance avec les nouveaux camarades. Je termine en embrassant fraternellement tous nos camarades et toutes nos sections.

Vive le Xe Congrès Mondial de la IVe Internationale Trotskiste-Posadiste !

Vive le progrès immense de notre contribution à la fusion de l'URSS et de la Chine et de tous les Etats ouvriers, pour le progrès de l'histoire et de toute l'humanité !

Vive nos chers camarades de tous les pays qui n'ont pu participer à cette réunion mais qui soutiennent et impulsent le développement mondial de la révolution et de la IVe Internationale Trotskiste-Posadiste !

Vive l'application de toutes les résolutions, de toutes les conclusions dans le plus bref délai !

Notes :

(1) – « Les sifflets de Bologne et la nécessité du gouvernement de gauche en Italie » J. Posadas – 12 août 1974 / « L'avalanche de votes au Parti Communiste et le gouvernement de gauche en Italie » J. Posadas – 15 juin 1975

(2) – « Les militaires, le progrès de l'histoire et le marxisme » J. Posadas – 11 juin 1973

(3) – « La révolution au Portugal élève le rôle des vieux » J. Posadas – 20 septembre 1974

REPONSE AUX INTERVENTIONS SUR LE RAPPORT D'ORGANISATION

J. POSADAS

28 Juillet 1976

C'est avec une immense joie que nous faisons cette réponse qui termine les débats et les résolutions du Congrès. Notre joie vient de la tâche accomplie, de la conscience organisée pour répondre aux besoins de l'histoire. Notre joie vient de voir la pensée humaine se perpétuer, vaincre et représenter les progrès de l'humanité, quelle que soit l'étape du processus de l'histoire. Les problèmes que nous discutons ne sont pas difficiles en soi car le marxisme permet d'interpréter de façon simple la réalité. La difficulté vient du fait que cela requiert des moyens matériels, une préparation théorique et politique, l'expérience, l'organisation, la discipline, alors que le monde a été organisé dans l'indiscipline la plus complète, dans le désordre des relations humaines sur une économie concurrentielle. Le marxisme est la forme la plus élevée, la plus complète, la plus centralisée, monolithique de la discipline.

Ceux qui sont contre le monolithisme, contre la centralisation, sont par contre centralisés dans la peur vis-à-vis de l'histoire. Nous nous centralisons dans les idées et leur utilisation. Marx a été l'être humain le plus complet, le plus centralisé, le plus monolithique. Il avait l'objectif, voilà pourquoi il reprenait la phrase de Dante : « Suis ton chemin et laisse dire les gens ».

Aujourd'hui, reprenant cette même idée, nous devons dire : « Suis ton chemin mais écoute les gens ».

Il suffit de voir ce qui se passe au Portugal. Un tribunal populaire vient d'acquitter avec raison un ouvrier qui avait tué son patron féodal. C'est un principe de tribunaux populaires, de justice populaire. Nous ne jugeons pas simplement à travers l'un ou l'autre aspect superficiel mais, partant de ceux-ci, nous discutons de tous les problèmes du contenu et de la forme de la production, de la justice à cette étape où elle existe encore. Il n'y en aura plus besoin dans le socialisme parce que tout sera juste. Justice et liberté surgissent de conditions. Aussi, lorsque les paysans du Portugal décident de faire des tribunaux, c'est une torture pour Soarès.

C'est avec une grande joie que nous assistons à la fin des travaux de ce Congrès, nous sentant unis au progrès de l'histoire par les idées, le programme, la politique. Nous ne décidons pas du cours du processus qui existe indépendamment de nous. Mais en le comprenant nous pouvons l'ordonner, y intervenir pour le diriger, même si c'est de façon limitée. Au fur et à mesure qu'il se centralise et se concentre, qu'il devient un, il rejette les fragmentations, les divisions, les exclusions. Nous pouvons donc y intervenir bien davantage.

Il en va de même du mouvement nationaliste et catholique. Nous ne pouvons pas nous dédier à tous les mouvements, nos calculs, notre intervention organisationnelle, nos plans, notre programme d'action, doivent prendre en considération nos forces actuelles, notre capacité de développement. Nous pouvons intervenir dans ces mouvements qui manquent d'idées, de programme, de tactique, d'expérience, mais qui ont le nombre. Ils sont en train de mûrir intérieurement et de s'élever comme on le voit pour les Montoneros, les nationalistes, les catholiques de gauche, mais plus essentiellement pour les communistes et les socialistes. Le processus de l'histoire est ferme et résolu. Elle s'exprime à son niveau le plus complet avec la pensée de Marx, et il en sera ainsi pendant toute une période de l'histoire, étant donné les relations économiques qui existent. Ce sont elles qui déterminent la manière de penser de l'ensemble mais non de toute l'humanité. Marx a surgi contre elles malgré les limitations qu'elles imposent, la concurrence qu'elles établissent dans les relations humaines. Aujourd'hui

ces relations sont en train de voler en éclats. Tout le carcan capitaliste se brise et donc aussi le type de relations humaines qu'il a imposé.

L'exemple de l'acquiescement de ce paysan par un tribunal populaire au Portugal indique le niveau élevé atteint par la révolution dans un pays où ni les communistes ni les socialistes ne savent que faire et disent que les forces leur manquent. Comment peut-on dire une telle chose ? Voilà pourquoi le paysan leur répond : « Voilà comment il faut faire ! » Des cadres du parti communiste y sont sensibles et se laissent guider par cela. Il existe toujours un décalage, une distance entre les directions au sommet et les masses. Ce décalage est cependant en train d'être comblé par l'intervention, la décision et l'expérience des masses, des cadres socialistes, communistes, catholiques, nationalistes, militaires. C'est ainsi que le processus est en train d'avancer.

Notre expression « la joie de l'intelligence » est vivante et correcte. Quelle chance s'il y avait un peintre, un poète ou un musicien capable de l'interpréter ! Comment l'intelligence ne serait-elle pas joyeuse lorsque les masses les plus arriérées du monde ne se préoccupent pas de mieux manger mais d'en finir avec les rapports humains d'oppression. Voilà ce qu'est la joie de l'intelligence et non l'individu qu'on représente en train de faire des calculs la main sur le front. Ce nouveau rapport de forces s'exprime dans la préoccupation, la volonté, l'ascension des cadres nationalistes, catholiques, militaires, péronistes. Ils doivent intervenir dans ce processus. Les Montoneros font du terrorisme dans tous les quartiers riches de Buenos Aires, tout en demandant la démission d'Isabel Peron et des élections immédiates. Il ne s'agit donc pas simplement d'actions de guérillas mais d'une action politique centralisée. En cas d'élections un gouvernement de gauche, très à gauche, l'emporterait. Le processus reste très confus parce qu'il n'a pas de direction, c'est pourquoi des conclusions correctes et incorrectes s'entremêlent. Il faut planifier en conséquence les interventions, se donner des plans, établir des programmes, sinon l'activité reste empirique. On court derrière un fait ou un autre, et même si l'on court bien on n'atteint jamais le but. Le problème est dans l'objectif, dans la façon de croître, dans les organismes qui peuvent intervenir. Il est tout à fait possible d'influencer, compte tenu du processus dans lequel se trouve le monde. Même en France les positions du PCF montrent qu'il doit élever sa compréhension. Les réactions ne sont pas seulement bureaucratiques mais combinées à une meilleure compréhension du processus. La position prise sur le Portugal a été bonne, indiquant qu'à la base elle est encore supérieure. Il faut trouver les moyens de toucher tout cela, d'où le besoin d'un meilleur fonctionnement plus dynamique, d'une activité plus militante. Il faut organiser la vie pour l'activité révolutionnaire, non comme une abnégation politique mais comme une vie plus joyeuse.

Tous les problèmes de l'histoire s'expriment dans la politique. Celui qui ne milite pas dans la politique révolutionnaire est absent de l'existence. Il passe sans savoir où il va. Il ne sait d'où il vient ni où il est. Nous savons d'où nous venons, où nous allons et pendant ce temps-là ce que nous faisons.

La vie révolutionnaire, la vie du parti, n'est pas une exclusion du reste de l'existence mais l'existence synthétisée et centralisée. Elle permet de comprendre de la façon la plus complète et la plus dynamique les moyens d'unifier toutes les activités de l'esprit, des sentiments, de la société. Il faut faire en sorte que nos partis vivent ainsi, de façon plus intégrale, plus planifiée. Ils trouveront alors une meilleure organisation du temps, plus de moyens et de capacité. Il n'y a pas à craindre d'affronter cette discussion, de voir et d'en comprendre les limitations.

Le processus de la révolution unifie les expériences et l'intelligence : ce que le vieillard vietnamien connaît, l'enfant de douze ans le connaît aussi. Il l'exprime au travers de réactions

nécessaires pour intervenir, pour décider de façon monolithique, pour concentrer sa volonté. Quels autres caractères supérieurs à ceux-là peut avoir l'être humain ? Si l'humanité agit déjà ainsi, pourquoi ne le ferions-nous pas ? Nous le faisons mais de façon encore très limitée. En organisant et en planifiant notre intervention, nous pouvons surmonter les difficultés. Les tâches sont immenses mais se simplifient à mesure que se développe la capacité culturelle. La solution aux problèmes apparaît plus simple et l'angoisse produite par l'amoncellement des tâches disparaît. Notre activité et notre intervention réclament plus de moyens économiques, davantage de publications, mais aussi davantage de décision et d'audace.

La réalisation de ce Congrès est un événement d'une grande importance dans l'histoire. Malgré notre faiblesse numérique, nous allons éditer la Revue Marxiste dans différentes langues, nous développer dans divers pays, impulser la révolution socialiste et le mouvement communiste. Nous ne nous dédions pas à voir ce que l'un a dit ou a fait, à voir les difficultés, à considérer les erreurs comme une tragédie. Nous cherchons simplement à dépasser les insuffisances de notre intervention. Il n'y a eu dans ce Congrès aucune dispute, il a été des plus homogènes dans la mesure où il n'y a pas de raison pour la moindre dispute. Nous discutons des idées, nous raisonnons, chacun cherche à combler les déficiences de l'autre, à s'unir. Voilà pourquoi il n'y a pas de conflit. Nous ne faisons aucune concession mais bénéficions de la concentration monolithique de la pensée, de la capacité, de la centralisation du fonctionnement.

Un mouvement qui n'est pas monolithique et centralisé laisse la porte ouverte aux influences de l'insécurité, du doute, des préoccupations nées de problèmes secondaires. Son attention s'en trouve distraite, son inconscient ne crée pas les bases nécessaires au développement des stimulants, des idées, capables d'empêcher le subconscient de déterminer. Au contraire, la préoccupation reste constante et permanente pour l'objectif essentiel, pour l'instrument centralisé de façon monolithique.

Les problèmes de la vie en général existent et sont importants, mais ne décident pas dans l'histoire. Nous n'avons pas les forces pour prendre en considération tous ces problèmes et nous nous concentrons sur ceux qui sont décisifs. D'un autre côté nous ne discutons pas seulement de politique. Nous sommes des révolutionnaires et non des politiciens. Nous discutons par exemple des enfants, qui participent d'ailleurs à nos réunions, de l'intelligence, des idées. Ni le programme ni la politique, ni les objectifs n'en subissent aucune altération. Nous éduquons la préoccupation des enfants à s'élever et à s'organiser de manière ordonnée, en cherchant à être utile. L'ordre qui règne ici est celui des idées et des relations humaines. Les rapports entre les enfants qui parlent pourtant des langues différentes s'en trouvent améliorés. Nos rapports élèvent l'intelligence et les relations entre les enfants. Ils les aident à centraliser leur préoccupation, à organiser leur inconscient pour créer une base de nutrition de l'intelligence infiniment supérieure. Ils n'agissent pas en fonction du souvenir mais de l'intelligence. Le comportement des enfants est à l'image du Congrès.

Il faut également souligner le niveau d'intervention de tous les camarades, la centralisation monolithique a empêché la dispersion. Monolithisme ne signifie pas dire oui à toute chose mais raisonner en fonction de l'objectif pour développer la capacité et l'intelligence pour l'atteindre. La structure de l'esprit s'organise ainsi de façon intelligente. L'inconscient se trouve alimenté avec ce qui est nécessaire, le reste est rejeté. Il n'y a ni polémique ni dispute, mais l'inconscient organise la capacité de raisonner et de décider : il organise la volonté sinon c'est l'empirisme qui domine.

Agir ainsi n'est possible que s'il y a identité entre le progrès des objectifs de l'histoire et notre rôle. Marx était ainsi et nous en sommes les disciples. Nous avons la même volonté, la même

décision, la même capacité historique à résoudre les problèmes, mais non la même intelligence. L'intelligence de Marx lui conférait des moyens supérieurs. Nous avons la même capacité à résoudre les problèmes parce que nous sommes centralisés de façon monolithique dans le marxisme, c'est-à-dire dans l'expérience de l'histoire.

Ce Congrès, centralisé de façon monolithique, a élevé l'intelligence de tous nos cadres. Il faut aussi en tenir compte. Voilà le fonctionnement nécessaire dans chaque section, en dépit des déficits, des limitations, des niveaux inégaux qui peuvent exister. Chaque section doit avoir ce fonctionnement qui permet à l'intelligence de s'élever. Celle-ci n'est pas le résultat d'une bonne alimentation mais de l'activité humaine. L'intelligence est sociale et non individuelle, même si aujourd'hui elle apparaît encore sur cette forme du fait de la société de classe. L'intelligence est sociale et il est beau de voir comment les enfants le démontrent.

La préparation de ce Congrès doit être un exemple. Nos congrès sont les mieux préparés de toute l'histoire, depuis les quatre premiers congrès de l'Internationale Communiste. Nous les préparons pour intervenir, pour élever la capacité, l'intelligence, l'organisation de nos sections. Ils sont préparés par des textes et antérieurement par des Ecoles de Cadres, des réunions mondiales, des comités exécutifs internationaux élargis, des conférences mondiales.

Nous ne venons pas dans un congrès pour commencer à y discuter les problèmes, ni pour finir la discussion. Nous les considérons comme une étape dynamique de changements qui permettent non de recommencer mais d'incorporer et d'ajouter de nouveaux progrès à la structure actuelle.

Le jugement rendu au Portugal d'acquiescement d'un paysan par un tribunal populaire est un des résultats de la décision du MFA de former des commissions populaires. Les gens l'ont très bien compris ainsi. Leur interprétation est supérieure à la compréhension de ceux qui ont formulé une telle résolution. La décision est antérieure à la conclusion mais elle est en retard par rapport à la volonté et à l'intelligence des gens. Tuer un propriétaire foncier n'est pas un acte individuel ou de justice. C'est une décision d'organisation de l'histoire contre un obstacle à la vie. Les paysans qui ont été conduits à une telle action ont déjà élevé leur intelligence et leur décision de s'organiser pour exproprier et étatiser. Il faut se rendre compte du dynamisme d'un tel processus. Il ne s'agit pas d'un dynamisme abstrait, il s'exprime sous forme de programme. Les gens montrent à travers une telle volonté leur capacité d'organiser, de diriger et d'orienter. Nous avons été préparés à tout ce processus pour réaliser ce Congrès. C'est là un exemple pour les sections, pour l'organisation de leur vie. Ce Congrès a été préparé directement par des textes mais aussi par des réunions dans le monde entier, par l'intervention ininterrompue dans le processus tel qu'il se développe. Nous sommes intervenus et nous intervenons en prévoyant le cours du processus. Nous n'écrivons pas pour constater ce qui s'est passé et pour laisser les décisions au lendemain, mais nous organisons et développons l'activité de l'Internationale en prévoyant le processus. Notre Internationale se développe ainsi dans la compréhension intelligente, ininterrompue, dans l'harmonie qui permet de se maintenir indissolublement fusionné au processus de l'histoire et d'en prévoir le cours.

Tous les autres groupes, mouvements et partis, qu'ils soient communistes, socialistes, trotskistes, gauchistes ou partisans de la guérilla, ne parviennent pas à coïncider avec les développements et les perspectives du processus. Ils n'ont ni la capacité de prévision, ni la méthode, ni l'instrument qu'est le marxisme. Dans la mesure où nous ne poursuivons aucun but individuel mais cherchons à être un bien public de l'histoire, nous sommes en mesure d'apprécier, de voir, d'apprendre, d'organiser tout ce qui est nécessaire au progrès total de l'humanité dont l'un des aspects essentiels et irremplaçables sont les idées, les analyses et leur

généralisation. Il faut élever nos partis au monolithisme centralisé qu'exige ce rôle de bien public de l'histoire. S'il s'agissait d'un monolithisme entêté, il nierait les idées et serait une obstruction à l'action.

Voilà pourquoi ce Congrès n'a pas été seulement préparé par des textes mais par toute l'activité réalisée depuis le précédent. Nous sommes l'organisation la plus démocratique depuis Lénine. Nous discutons tout ce qu'il faut discuter parce que c'est nécessaire pour l'intelligence et les relations humaines, même si nous n'avons pas toujours la force de décider. Nous nous occupons des enfants, de l'amour, du sexe, du rôle de la femme dans l'histoire, de la musique, de l'art, des conseils ouvriers, du gouvernement militaire, des partis militaires. Ce ne sont pas des problèmes accessoires.

Notre intervention est un facteur qui décide dans ce processus de crise. Sans elle il est bien évident que le processus se poursuit. On a tué Lénine, il y a eu Staline, mais la révolution a continué d'avancer. Il faut tenir compte de la forme et du fait que l'humanité a connu bien des dommages, voire des régressions. Si la révolution avait triomphé en 1945, comme cela était possible dans toute l'Europe, il n'y aurait déjà plus de système capitaliste et on aurait par conséquent empêché la mort de plus de 50 millions d'êtres humains. Les dirigeants et bureaucrates disent : « Ils sont morts, mais l'histoire a continué ». D'accord, mais à quel prix ! Comment dire que 50 millions de gens n'ont pas d'importance ? Pour eux ils n'en ont pas, mais pour nous cela porte atteinte aux sentiments d'organisation et de création de l'humanité.

Si la mort vainc maintenant d'une façon individuelle elle ne peut le faire collectivement. Nous sommes plus forts qu'elle. Elle annule l'un ou l'autre mais l'idée demeure, communique, s'étend. Dirigeants et bureaucrates n'en tiennent pas compte, ils s'attachent à l'utilisation individuelle, à l'usufruit de la vie et non à l'utilisation intelligente de la vie à travers les idées. Ils vivent un rapport arriéré de l'histoire qu'ils voient sous une forme individuelle.

Nous devons intervenir avec plus de poids, avec plus de force numérique. Nous pouvons et devons encourager des courants et des tendances à intervenir dans l'organisation des prochaines directions de la révolution, des partis communistes et socialistes, parmi les catholiques et les militaires. Réaliser minutieusement la préparation de notre Internationale n'a pas été l'accomplissement d'une décision des statuts, mais la réponse à un besoin de l'intelligence et de l'utilisation des meilleures idées. Les statuts n'ont aucune importance. Ils ne sont pris en considération que lorsqu'il y a des divergences, des divisions, une unité instable. Ils servent à unir mais séparent aussi. Par contre, nous sommes unis par la conviction, l'expérience et la décision commune. C'est tout cela qui permet l'activité que nous réalisons et que nous avons réalisée depuis le 9e Congrès, mais aussi antérieurement. Voilà ce qui élève et généralise notre capacité de penser et de raisonner.

Nous sommes à une étape où l'on acquitte le paysan qui tue le propriétaire foncier. La révolution portugaise n'a pas de moyens économiques. Elle est sous la pression interne de l'instrument que lui a légué l'impérialisme, même si celui-ci n'en est pas le représentant, à savoir le parti socialiste. Cependant, son raisonnement s'élève, contrairement à celui de la direction. Le raisonnement des gens détermine proportionnellement à cette étape plus que la direction. Leur comportement et leur intelligence empêchent que les erreurs, les insuffisances, l'incapacité, la peur de la direction, n'aient de conséquences importantes ou conduisent à la passivité. Malgré leur direction, les masses restent constamment actives.

Il ne faut pas attendre ce que va dire ou faire la direction. Ni les masses du Portugal, ni les masses soviétiques, ni nous-mêmes n'attendons les décisions de la direction. Si elles sont correctes nous les suivons, sinon nous intervenons avec nos initiatives, notre capacité, tout

comme le font les masses. Si celles-ci restaient passives elles défendraient leur direction, ne la stimuleraient pas à avancer, à changer et à comprendre. Tout cela se voit au Portugal mais aussi en Italie. Là, la crise du gouvernement, de la bourgeoisie italienne, est le résultat de la décision, de l'élan des masses qui n'acceptent aucun gouvernement de droite ou du centre, qui veulent un gouvernement de gauche. Ce sont elles qui impriment le cours de la crise.

Nous devons ressentir une joie immense de voir l'audace et la décision des camarades d'Amérique Latine pour diriger la révolution. Ils ont moins de moyens que les camarades d'Europe où il y a plus de richesses parce que l'économie y est plus développée. De nombreux camarades sont en prison en Amérique Latine, ils sont constamment et partout arrêtés, mais il n'y a aucune paralysie. Au contraire, les sections latino-américaines se développent. Il faut méditer sur ces conclusions. Il est très important de voir la décision du bureau latino-américain qui ne se laisse ni intimider, ni paralyser, ni entraver.

Il faut sentir une joie immense pour les camarades d'Espagne dont la section s'est développée à travers une riche expérience de décision. Ils ont montré de la volonté pour intervenir, même si parfois ils ne savaient pas comment s'orienter. Il faut les comprendre, ils ont malgré cela gagné et développé leur autorité. C'est sur ces expériences que nous devons baser cette activité.

Il y a aussi les camarades de Sardaigne qui vivent sur une île coupée du continent. Ils sont sans moyen économique mais ils ont fait venir le continent en Sardaigne. Tout cela montre la disproportion, le processus inégal et combiné des partis communistes. Il faut organiser avec des idées qui expliquent, qui persuadent, qui analysent le passé pour être utiles aujourd'hui. Si le passé n'est pas lié au présent il ne décide rien. Il est le passé et rien de plus, il est une statue qui ne communique rien. Par contre, s'il sert à tirer des expériences pour les appliquer aujourd'hui, alors il est utile. De cette manière les philosophes grecs continuent à s'exprimer aujourd'hui.

Voilà comment nous devons comprendre notre préparation. Les partis communistes ne se préparent pas ainsi, leurs réunions, leurs discours sont solennels. Ils portent costumes et cravates. Nous ne nous moquons pas mais il faut remarquer qu'il s'agit là d'une forme d'activité ancienne. Nous la critiquons dans la mesure où elle ne correspond pas au dynamisme de cette époque, à la décision des masses qui, sans rien, sans savoir lire ou écrire, donnent les idées les plus avancées. Notre jugement analytique conduit à une critique par rapport à ce que qu'il faut faire.

L'expérience montre qu'il est nécessaire et possible de nous développer. Nous devons apprendre, élever notre culture marxiste, la compréhension du processus de l'histoire. Nous devons nous préparer à accroître notre activité au moyen de publications, d'interventions organiques de chaque section, d'un développement de notre influence dans les partis communistes. Nous devons nous préparer à intervenir dans les prochaines crises des partis communistes, socialistes, catholiques et nationalistes.

Au nom du Secrétariat International sortant, nous saluons le bureau latino-américain, le petit bureau de Sardaigne, le petit bureau d'Espagne et tous les bureaux de toute l'Internationale. Je termine plein de joie mon rapport avec la croyance absolue dans le progrès immense de l'activité de l'Internationale qui doit appliquer toutes les conclusions auxquelles nous nous sommes référés, et qui sont les bases de préparation du prochain Congrès, de la prochaine étape de l'Internationale.